

# le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro double contient la suite de l'enquête menée depuis l'été 2013 par Vincent Yersin & Daniel Vuataz auprès des éditeurs de Suisse romande. Il présente les portraits de sept nouvelles maisons et coûte :

10 CHF ou 10 Euros

## *Editions originales 2*

*Edition suisse romande – la suite de l'enquête*

*Le Persil* reprend la route. Un an et demi après sa première tournée des maisons littéraires de Suisse romande, le journal est reparti à la rencontre des nouveaux acteurs éditoriaux qui ne cessent de se multiplier entre Genève, La Chaux-de-Fonds, Fribourg et Sion. Sept maisons (plus ou moins) récemment fondées ont droit cette fois-ci à leur portrait. Il y en a pour tous les goûts dans cette livraison : du haut-vol (**Héros-Limite**, **art&fiction**), du come-back (**La Baconnière**), du franc-tireur (**Torticolis et Frères**, **Stentor**), du grand public (**Pierre Philippe**), du *slow* (**Le renard par la queue**)...

En dix-huit mois, que s'est-il passé du côté des douze maisons présentées en 2013 ? **Olivier Morattel**, **Hélène Hélas** et **BSN Press** parlent de regroupement, **Faim de siècle & Cousu mouche** font toujours dans le « noir », **Le Miel de l'Ours** et **Encre fraîche** multiplient les happenings, **le Cadratin** a fêté ses 25 ans, les **Editions des Sauvages** ont pris le train du « polar local » en marche, **La Vachette alternative** n'a plus guère donné signe de vie, **Xénia** a réduit la cadence, **Autre part** n'a jamais autant publié, **Paulette** prépare son grand retour... La moitié de ces enseignes, les genevoises surtout, se sont retrouvées fin 2014 au premier Salon des petits éditeurs romands.

### *Activité extra-professionnelle : éditeur*

« Editeur » : l'enquête montre que le terme qualifie aujourd'hui aussi bien le groupe d'amis associés tournant avec un budget annuel de 2500 francs (-36° éditions), la petite structure en nom propre inscrite pour 25'000 francs au registre du commerce (Editions Pierre

Philippe) que la société anonyme avec actionnaires au chiffre d'affaire de 250'000 francs (Xenia). Comme l'écriture, l'édition en Suisse romande est à la fois une affaire de hobby, d'artisanat et, plus rarement, de métier (les premiers « licenciés en édition », cursus d'études aujourd'hui possible en France, arrivent en Suisse romande).

*Le Persil*, cette fois-ci, a voulu prendre un peu de hauteur. Il a demandé à trois maisons littéraires historiques, considérées comme professionnelles, de réagir à la lecture du numéro de l'automne 2013 et de prendre position : les diagnostics de **Caroline Coutau** (Editions Zoé), de **Michel Moret** (Editions de l'Aire) et de **Bernard Campiche** (Bernard Campiche Editeur) sont à découvrir en fin de numéro. **François Vallotton**, professeur à l'Université de Lausanne et spécialiste de l'édition en Suisse romande, a également accepté d'apporter son éclairage (p. 3). Au cœur du débat : les limites du système actuel de subventionnement (le « saupoudrage »), la question de la professionnalisation (la grande majorité des éditeurs littéraires romands vivent en fait d'une autre activité) et celle de l'avenir.

### *Faire plus avec moins*

Les chiffres et les témoignages récoltés durant cette enquête permettent de réviser quelques idées reçues. En termes de budget, certaines des « petites » maisons rencontrées (Héros-Limite, Xenia) régatent en fait largement avec des maisons considérées comme plus importantes (L'Aire, Campiche). D'un autre côté, le livre reste un objet qui peut prendre les formes les plus diverses : avec un budget deux fois moins important, les Editions de l'Aire font par exemple

paraître davantage d'ouvrages que les éditions Zoé, et trois fois plus qu'une maison comme Bernard Campiche, au chiffre d'affaire pourtant équivalent !

Les budgets cumulés des 17 maisons rencontrées en 2013 et 2014 dépassent de peu le million de francs. Un tiers de cette somme provient de subventions publiques et privées (c'est en tout cas ce que déclarent les éditeurs sondés). Considéré dans le détail, ce poste « subvention », véritable nerf de la guerre, varie de façon spectaculaire : si certaines structures associatives s'avouent dépendantes à plus de 60 % des mannes extérieures (art&fiction, les Sauvages, Le Miel de l'Ours, Paulette...), certains entrepreneurs refusent les aides financières par principe (Pierre Philippe, Le Renard par la queue...) ou tentent de s'en passer au maximum (Hélène Hélas, Stentor...).

Cumulés, les budgets des trois maisons historiques sondées atteignent à peu près la même somme (pour un subventionnement moyen un peu plus faible, de l'ordre de 25 %). Avec ce million, Zoé, L'Aire et Campiche font paraître environ 70 titres chaque année, contre 90 pour les dix-sept maisons rencontrées. La preuve qu'une des caractéristiques des « petits » est de « faire plus avec moins » ? A moins de faire entrer en jeu des critères de qualité (ce qu'il faudrait d'ailleurs faire !) ou d'évaluer sérieusement le degré de professionnalisme des différentes entreprises (masses salariales, frais de production, impôts), cet écart n'est évidemment que peu pertinent.

### **Photo de classe 2014 de l'édition littéraire romande**

*Edition* ne signifie pas toujours *livre*, et *livre* ne veut pas toujours dire *littérature*. Nombreuses sont les entreprises éditoriales, dans les secteurs d'activité les plus divers, qui publient aujourd'hui des livres. Mais quelles sont les maisons actives *littérairement* en Suisse romande ?

En 2014, un peu plus de 400 ouvrages littéraires (romans, récits, recueils de poésie ou de nouvelles, essais littéraires...) ont été publiés par près de 60 maisons d'édition, dont une majorité implantée dans les cantons de Vaud et de Genève. Parmi ces 60 enseignes, seules 7 publient régulièrement plus de 10 livres par an. Toutes sont nées avant les années 1990 ; dans l'ordre : **Mon Village** (1955, spécialisée dans le « roman de terroir »), **L'Age d'Homme** (1966), **Zoé** (1975), **L'Aire** (1978), **Noir sur Blanc** (1987, principalement active dans les littératures étrangères), **La Joie de Lire** (1987, catalogue jeunesse) et **Bernard Campiche** (1989). Ces 7 éditeurs prennent en charge plus de 50 % des publications littéraires annuelles. Mais parmi les 19 structures visitées par *Le Persil*, plusieurs atteignent occasionnellement ce seuil ou s'en approchent. Gageons qu'elles le dépasseront sans doute de plus en plus souvent (Héros-Limite, Hélène Hélas, Xénia ou la Baconnière notamment). Ces 19 maisons, nous l'avons vu, publient une centaine de titres par année, soit près d'un quart des publications littéraires éditées en Suisse romande. Le dernier quart est le fait de :

1) Quelques maisons généralistes (sciences sociales, sciences humaines, beaux livres) dont le catalogue réserve une part importante à la littérature (**Slatkine** depuis 1970 à Genève, les **Editions d'En bas** depuis 1976 à Lausanne, **L'Hèbe** depuis 1992 à Charmey, **G d'encre** depuis 2005 à La Chaux-de-Fonds).

2) Une dizaine de maisons, généralistes ou spécialisées, qui placent parfois un roman dans leur catalogue ou suivent un auteur : **Labor et Fides** à Genève depuis 1924, **La Matze** à Sion depuis 1970, **Favre** à Lausanne depuis 1971, **Monographic** à Sierre depuis 1974, les **Editions Ouverture** à Lausanne depuis 1985, **La Sarine** à Fribourg depuis 1988, **Antipodes** à Lausanne depuis 1995, **Alphil** à Neuchâtel depuis 1996, **Infolio** à Gollion depuis 1999,

**MetisPresses** à Genève depuis 2005, sans oublier deux entités suprarégionales emblématiques, **Cabédita** depuis 1988 à Bière et les **Editions du Belvédère** depuis 2005 dans le Jura.

3) Une vingtaine de petites maisons exclusivement littéraires, spécifiques dans leur ligne : poétiques (**La Dogana** depuis 1981 à Genève, les **Editions Empreintes** depuis 1987 à Chavannes-près-Renens, les **Editions des Sables** depuis 1987 à Genève, **Samizdat** depuis 1992 à Genève), théâtrale (**Kazalma** entre 2012-2014 à Genève), policière (**RomPol** depuis 1995 à Lausanne), jeunesse (**Notari** depuis 2006 à Genève), cosmopolite (**Metropolis** depuis 1988 à Genève) ou populaire (**Plaisir de Lire**, fondée en 1923 à Lausanne, la doyenne de toutes les maisons encore actives, qui a récemment recommencé à éditer des auteurs contemporains).

4) Une dizaine de très petites structures flirtant avec l'autoédition (les **Editions du Madrier** tenues par Luce Péclard à Pailly depuis 1991, les **Editions Rouge écarlate** fondées par Vivienne Baillie en 2009 à L'Isle, les **Editions du Héron** créées par Anne-Marie Simond en 2002 à Lausanne) ou entretenant un lien fort avec l'artisanat et le livre d'artiste (**Couleurs d'encre** créées par Virginie Jaton en 2003 à Lausanne, les **Editions du Noyau** animées depuis 2012 par plusieurs jeunes auteurs à Bienne, les ateliers de **Nicolas Chabloz** à La Tour-de-Peilz, les **Editions d'Orzen** et l'atelier de **Raymond Meyer** à Pully et Lutry). La liste, dans cette dernière catégorie, assurément, est loin d'être exhaustive...

Soixante maisons, 400 publications annuelles, des centaines d'auteurs... le lecteur romand a encore de belles années devant lui !

*Daniel Vuataz & Vincent Yersin*

# le persil

Retrouvez l'intégralité des douze reportages du n° 70-71-72 (automne 2013) sur le site internet de *Viceversa littérature*, sous la rubrique « Focus ».

**viceversa  
littérature.ch**

## Commentaire

# L'édition avec éditeurs

François Vallotton

**A**u terme de la vaste enquête du *Persil* sur les nouvelles maisons littéraires, que peut-on dire plus globalement du poids et des caractéristiques de ces structures au sein du marché du livre romand contemporain ?

La diversité des enseignes et des projets est réjouissante et confirme les constats chiffrés : le nombre des maisons d'édition tend à rester stable en Suisse. Mais cet équilibre est grevé par la fragilité économique grandissante des acteurs concernés. La survie de ceux-ci dépend d'une activité professionnelle extérieure ; on devient éditeur comme on est écrivain, à temps partiel, voire à temps perdu. Si la nouvelle donne technique facilite l'accès au métier, il faut une énergie démultipliée pour assurer désormais une promotion et une diffusion efficace, en Suisse déjà pour ne pas parler de la France. A cet égard, les profils exposés diffèrent grandement et tout le monde ne joue pas dans la même catégorie.

Les problèmes de diffusion sont souvent compensés par de bons relais dans le monde médiatique et sur les réseaux sociaux. Toutefois, l'absence d'un fonds – si l'on excepte quelques rares maisons « héritières » – rend le métier particulièrement aléatoire, les mauvais choix se payant cash. Il faut aussi souligner la difficulté pour ces petites structures, fortement dépendantes des subventions, à entrer dans les critères de sélection privilégiés à l'heure actuelle au sein des politiques culturelles à l'échelon régional ou national.

Si l'on se réfère à quelques exemples internationaux, la portion dominée du champ de production (pour reprendre le vocabulaire bourdieusien) assume souvent une position d'autant plus forte sur le plan symbolique. Parmi le florilège proposé, force est de constater que ce n'est pas le cas : les catalogues sont surtout composés de « premières œuvres » et d'auteurs ou de genres qui n'ont pas trouvé leur place chez les autres maisons de la place. Les projets éditoriaux

n'en sont pas moins déclinés avec conviction et imagination, comme le reflètent les portraits de leurs responsables : les maîtres mots sont sans nul doute le contre-pied mais aussi la cohérence qu'il s'agisse de l'image du catalogue, du soin donné à la forme des textes ou de l'exploration de nouveaux canaux de diffusion qui peut aller jusqu'au refus de la vente en ligne. Sans être toutes à l'avant-garde, ces maisons jouent sans nul doute un rôle avant-coureur qui va au-delà de la recherche de la position de niche.

L'hétérogénéité du monde des éditeurs n'est pas nouvelle en Suisse francophone si l'on se reporte à des figures historiques aussi atypiques, et pour la seule édition littéraire, de Castella à Albeuve, Parisod à La Chaux, Hugues Richard aux Ponts-de-Martel (pardon à toutes celles et ceux que j'oublie...). Elle montre que l'activité autour du livre déborde de l'arc lémanique auquel on la

circonscrit souvent. Elle témoigne surtout de la vitalité d'une tradition régionale qui, à l'abri des modes du centre parisien, nourrit des impulsions souvent fécondes. Alors que de nombreuses Cassandres annoncent avec assurance la disparition programmée, voire l'inutilité, des éditeurs au temps de la désintermédiation, l'effervescence du paysage romand produit un bémol discordant et roboratif.

6 décembre 2014



François Vallotton est professeur ordinaire à la section d'Histoire de l'Université de Lausanne. Son essai *Les Batailles du livre. L'Édition romande : de l'âge d'or à l'ère numérique* a paru en 2014 (Lausanne, PPUR, «Le Savoir suisse»).



# *Le retour du bandeau*

*art&fiction*

*Lausanne,  
lundi 24 novembre 2014*

*Photos : Carine Roth*

« Si vous parvenez à éviter le mot inclassable dans votre papier, vous êtes forts ! »

Stéphane Fretz

« Hello Marius, je reçois ce jour le *Persil* "Editions originales", et je suis bien triste qu'art&fiction n'y apparaisse pas. D'autant que le dossier est vachement bien fait et super instructif ! J'imagine qu'on a été recalés parce que plutôt édition d'art qu'édition littéraire, mais il me semble que notre ratio littéraire est bien proche de celui de -36° ou du Cadratin, surtout depuis le lancement de notre nouvelle collection Re:Pacific. Bref, c'est un peu rude de ne pas y être (on avait été snobés par *L'Hebdo* pour un dossier similaire il y a 3-4 ans, mais bon, c'était *L'Hebdo* !) et j'aimerais bien présenter notre travail à Vincent Yersin et Daniel Vuataz qui visiblement ne nous connaissent pas. »

Cet email, c'est Popescu qui nous le transfère le 28 octobre 2013 à cinq heures du matin depuis son premier bus. Il est signé d'un certain Fretz, plutôt énervé. Il ne servirait à rien de chercher à se justifier ni de répondre au boss d'art&fiction que « Oui, oui, on vous connaît très bien, même trop bien, d'ailleurs entre Lausanne et Genève tout le monde parle de vous, vos livres s'arrachent », etc. Autant l'avouer : on pensait effectivement qu'art&fiction était une enseigne bien implantée née bien avant l'an 2000. Ou, éventuellement, un club de fanzines sérigraphiés sur slips de bains, donc trop inclassable éclectique pour figurer dans notre première enquête.

*Rencontre au Book launch*

Erreur encore. Du coup, le 13 novembre de la même année, nous nous rendons nuitamment dans la cave rouge de la Datcha avec un pote suisse allemand (l'info a son importance) pour voir d'un peu plus près ce que Fretz & Co font de leurs soirées. C'est le vernissage des cinq nouveaux volumes de la deuxième série Re:Pacific, justement. Il y a là des livres et les personnes physiques qui les ont imaginés. On reconnaît Manuel Perrin, Zivo, Jérôme Meizoz, Marisa Cornejo, Gérard Genoud et Flynn Maria Bergmann avec un chapeau de cow-boy. Première surprise : il y a tellement de monde que les bières doivent être tenues à bout de bras au-dessus de la foule. Sur scène, la Funk fanfare de Cap'n Crunch groove à fond. Juste à côté,

le persil journal le persil

une inquiétante femme peinte en doré distribue des prix (immenses bandeaux aux slogans racoleurs, apparemment conçus par les lecteurs eux-mêmes) et adoube à tour de rôle les nouveaux auteurs depuis un trône, dont un Jérôme Meizoz partagé entre l'amusement du sociologue et la légère inquiétude de devoir monter sur scène. Les spotlights envoient du lourd. Alexandre Friederich se marre avec la femme en doré. La salle est remplie de quadras. A la sortie, un bibliobus plein de livres magnifiques d'art&fiction invite les passants à consommer. Nous en achetons une série et serrons la main de Fretz qui passe par là, sorte de grand ado hilare de presque cinquante piges. Il nous reconnaît avec un grand sourire. Nous lui faisons la promesse: rien que pour art&fiction, il y aura un second volet du *Persil*. Fretz note le rendez-vous et s'engouffre à nouveau dans la Datcha bondée: «Grouillez-vous, DJ Sapinet entame son premier set!»

C'est là que l'ami suisse allemand nous demande ce que ces gens font exactement. «De l'édition», nous répondons. Il nous charrie encore avec ça.

### ***Fretz, Pellet et Loye***

Chose promise, chose due. Le 24 novembre, presque une année jour pour jour après le Book launch de la Datcha, nous remontons l'Avenue de France en direction des locaux d'art&fiction. L'atelier donne sur une petite cour intérieure qui, les jours de bastringues, doit résonner bien fort. Carine, notre photographe du jour, est coincée dans des inondations à Ouarzazate («le déluge, des scènes bibliques de fleuves rouge sang» nous écrit-elle). Nous avons oublié nos carnets de notes. Et puis, comme quatre jours plus tôt Elisabeth Jobin nous a grillé la politesse en publiant sur *viceversalitterature.ch* une interview très fournie des animateurs d'art&fiction, c'est sans remords que nous acceptons les verres de vin pour une discussion absolument décontractée.

Assis à une longue table entourée d'ordinateurs, de livres, de classeurs fédéraux libellés «Re:Pacific 2019» ou «Comptabilité 2002», nous découvrons trois membres de l'association/collectif art&fiction chapeautant les éditions du même nom. Le fameux Stéphane Fretz tout d'abord, grand chef indien aux yeux de gamin, l'un des deux seuls salariés de l'équipe (l'autre étant la secrétaire-assistante Marie-Claire Grossen). A côté de lui, en penseur-philosophe devant les classeurs de compta, Christian Pellet. Employé à mi-temps aux Presses polytechniques et universitaires romandes où il côtoie «ce dinosaure très sensible aux arts visuels» qu'est Bertil Galland. Eternelle veste de velours côtelé, cynisme à fleur de langue, port quasi britannique, Pellet est un spécialiste de la politique du livre. Voilà pour la partie «Fiction». A l'angle de la table, sous une enseigne lumineuse *kiosque art&fiction* stockée en haut d'une étagère, Alexandre Loye,

peintre fan de fanzines, représente la partie «Art». Loye s'ouvre une bière et allume une clope. Les autres nous proposent de les accompagner au vin blanc. «Les gens restent convaincus qu'on est une grande structure. Mais c'est juste parce que notre site web est bien foutu et qu'on attire un peu de monde à nos vernissages. On reste des tout petits!», réaffirme d'emblée Stéphane. Passer pour plus petit que les autres, serait-ce devenu un nouveau *hit* du champ éditorial romand?

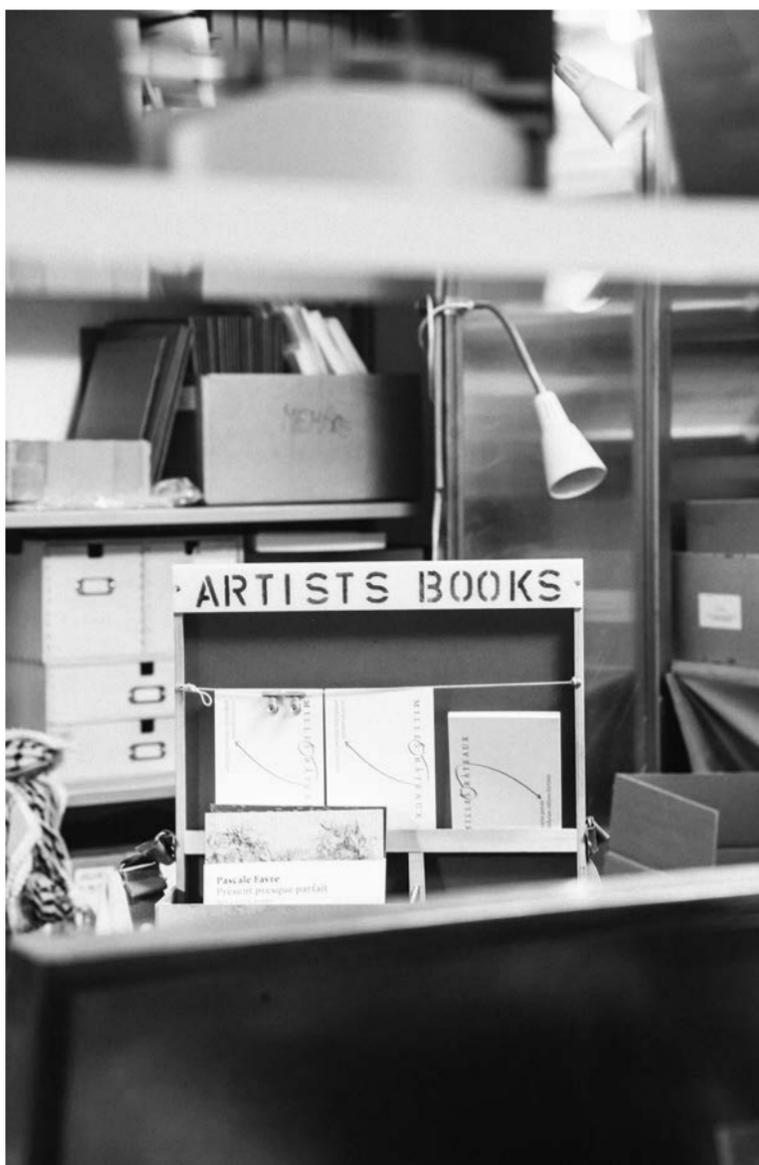
### ***Avenues de France à Lausanne et de Lausanne à Genève***

Dans cet atelier qui regorge de posters et de livres *inclassables* aux formes les plus étranges, première surprise: quand on leur demande leurs références, ce sont d'abord les têtes connues et tutélaires de la littérature romande qui jaillissent; Campiche pour Fretz («c'était mon

bibliothécaire au CESSEV!»), Galland pour Pellet. Mais rapidement fusent d'autres noms, dont nous vous laisserons le soin de googler l'exactitude: Rolf Kesselring pour la BD, Raymond Meyer et Nicolas Chabloz («des mecs jamais en librairie, champions du monde dans la non-diffusion de son travail»), les américains de Printed Matter, Pajak («mais les Cahiers dessinés, c'est impressionnant... avec un Campiche en mains on se sent plus à l'aise»), d'autres que nous oublions... Décidément, ce mélange d'émerveillement ingénu et de compétence de la part des chefs d'art&fiction n'est pas feint. Foi de Fretz: «Nous nous sentons toujours dans la peau de jeunes rêveurs qui fabriquent des livres sur les machines à écrire de nos mamans et qui y inscrivent des noms de collections imaginaires.»

Fait rarissime dans une Suisse romande du livre où Lausanne et Genève se tirent gentiment la bourre (pour mesurer la fracture, causez cinq minutes avec le très cordial et un brin caricatural chef de Labor et Fides et président du Cercle genevois de la librairie et de l'édition, Gabriel de Montmollin), art&fiction pos-

sède un local dans chacune de ces villes. A Genève, c'est Philippe Fretz – le petit frère de Stéphane – et Pascale Favre qui tiennent la baraque, sise... rue de Lausanne. «Ils n'ont pas pu se déplacer ce soir», regrette Fretz senior. Côté organisation, le collectif semble malgré tout fonctionner à merveille: «Chacun y apporte ses compétences propres!» atteste le trio en se coupant joyeusement la parole ou se la rétrocédant avec des manières. Aucun d'eux, ce soir-là, ne sera jamais d'accord sur les chiffres avancés et les classeurs de compta resteront bien ancrés dans la déco. Nous finirons tout de même par comprendre qu'art&fiction compte aujourd'hui «une dizaine de membres dans le comité», que «rien n'est inscrit dans le marbre» et qu'il y a «parmi nos membres des artistes plus ou moins actifs et des auteurs plus ou moins inactifs...».



le persil journal le persil

### Les Batailles du savoir

A côté de la petite rivalité valdo-genevoise, celle dont nous parlons ensuite est autrement préoccupante pour les animateurs d'art&fiction. Sans qu'on s'y attende le moins du monde, la discussion glisse sur la pente universitaire. Objet du litige? Le discours produit sur les objets éditoriaux parfaitement ~~inclassables~~ singuliers dont art&fiction, entre autres, ont fait leur fonds de commerce. Le «livre d'artiste», le «livre unique»: production embarrassante pour tous les adeptes du classement – libraires qui ne savent pas sur quel rayonnage les empiler, bibliothécaires qui ne savent pas sous quelle cote les ranger. Et universitaires qui jargonent autour du sujet sans jamais l'approcher concrètement. «On vient de se faire inviter à la Bibliothèque nationale pour un colloque sur le livre unique organisé par les Universités de Genève et de Lausanne», commence Fretz. «Ça part d'une bonne intention, mais à chaque fois c'est pareil. On repart effarés par le ton: systèmes de classification désespérants, babils sur le ductus de la main chez tel ou tel auteur... Tout le reste, le contenu surtout, est évacué! Et on ne nous demande jamais notre avis: au mieux, nous sommes les modestes et naïfs artisans d'objets qui nous dépassent.»

Car, à leur manière, les éditeurs d'art&fiction ont l'impression de produire eux aussi du savoir. «Sur un mode détaché et ludique, certes, mais du savoir quand-même.» Pour cela, ils forgent le terme de *jeu éditologique*: la cinglée peinte en doré de la Datcha (on apprend qu'il s'agit de Belina Blurb, alias Céline Masson), le goût pour la performance décalée, le choix d'éditer des livres sans titre et sans nom d'auteurs ailleurs que sur le «jandeau» retirable (jaquette-bandeau), bref, toutes les petites provocations du groupe pour «s'éloigner du milieu propre du livre et déconner un peu» relèvent de cette science dont ils jettent les fondements. Et Dieu sait qu'en littérature il n'y a



guère besoin de quitter la route trop loin pour chambouler le public: «Les mondes de l'art et de la littérature sont encore à des années-lumière l'un de l'autre: quand on sort un livre sans couverture, c'est l'émoi, alors que les artistes font ça depuis des décennies!» explique Loye, bien placé pour le savoir. Et les copains abondent en se servant du vin.

### Re:Pacifc et les enjeux de la librairie

Cet art du pas de côté, ils ne l'ont pas forcément théorisé depuis le début: «C'est compliqué de se lancer complètement au second degré», confirme Pellet. D'ailleurs, entre 2000 et 2003, art&fiction édite «dans la cuisine» et ne fait que peu de littérature: «Notre catalogue de 120 titres comporte une foultitude de livres d'artistes publiés à 50 ou 100 exemplaires qui circulent dans la clandestinité la plus absolue», rappelle Fretz. «Notre récent effort de figurer en librairie est encore bien fragile.»

On y vient. «C'est Re:Pacifc qui a foutu le bordel!», lance joyeusement Loye en s'ouvrant une autre bière. Jusque là, pas de problème, art&fiction faisait dans le livre bizarre, ~~inclassable~~ introuvable, tout le monde suivait, les quelques cent cinquante souscripteurs réguliers surtout. Entre 2001 et 2012, première étape: deux titres par an paraissent dans une collection intitulée «Pacific» destinée à promouvoir «des livres d'artistes où un peintre est invité à donner une vision narrative de son travail, en associant librement ses images à ses textes ou à ceux d'un co-auteur». Art + fiction, quoi. En 2012, Re:Pacifc double la cadence et affirme la volonté des éditeurs de se placer en librairie avec des objets plus gros, mieux diffusés et tirés à en plus grand nombre. «Une sorte de révolution industrielle», s'amuse Fretz. Ils montent un comité de lecture spécifique «pour clarifier les choses» et chaque année, quatre ou cinq projets sur les dizaines de candidatures reçues finissent dans la peau de ces livres devenus absolument reconnaissables. Et désirables. A quand la dernière fois où *Le Temps* a mis 5 étoiles à d'autres livres que ceux de Jean François Billeter chez Allia ou à un bouquin pour enfants signé Albertine? La série 2014 d'art&fiction y a eu droit. Et Isabelle Rûf, l'auteure des articles, n'est même pas souscriptrice...

Après trois séries de Re:Pacifc «qui ont bouffé quasiment tout le budget de la maison», la dure réalité de la librairie commence à se faire sentir: «Le droit de retour, c'est un cauchemar! La presse n'a plus d'effet sur les libraires, qui veulent justement profiler leur propres trouvailles, et on galère un peu», confesse Fretz. «Pour nous qui travaillons avec des livres à très forte valeur ajoutée, c'est aussi un choc de voir comment les objets sont traités en librairie», poursuit Pellet, en évoquant notamment cette lugubre histoire du stock d'Actes Sud pilonné à la fin du Salon du livre de Bruxelles «parce que ça coûtait moins cher que de les ramener en France». Du coup, le collectif prend garde à ne pas oublier ses autres secteurs de publication. Question de public aussi: «Paradoxalement, le bouquin rigolo-bricolo trouve son public plus facilement que l'objet industriel», assure Loye, soucieux des souscripteurs. «Ou alors, il faut que l'auteur se bouge aussi de son côté», lâche Fretz, évoquant «Marcel Miracle faisant la Une de *24 heures* en slip dans la flotte à Morges... ensuite le livre s'est très bien vendu!»

L'éditologie est une science inexacte. Mais les éditeurs peuvent être de vrais bons types et faire de vrais beaux livres. Plutôt rassurant de trouver une correspondance entre les discours et les actes, se dit-on en repartant pour une dernière tournée. Au fond, on avait peut-être raison dès le début: art&fiction n'a rien à faire dans ce numéro ♦



La collection Re:Pacific  
expliquée par Alexandre Loye

## Fiche d'identité

**Nom complet:** art&fiction, éditions d'artistes. **Raison sociale:** association sans but lucratif. **Date de fondation:** août 2000. **Lieu:** Lausanne et Genève. **Fondateurs:** Stéphane Fretz et Christian Pellet.

**Directeur actuels:** Stéphane Fretz. **Nombre de collaborateurs ou employés:** un comité de 10 bénévoles, une assistante d'édition payée à 20%.

**Budget annuel:** CHF 100'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 25%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** 40%. **Parutions par année:** 10. **Titres au catalogue:** 140. **Tirage moyen:** 700 (pour Re:Pacific, depuis 2010).

**A-valoir et rétribution des auteurs:** les auteurs sont principalement rémunérés en exemplaires de leur livre (10% du tirage). Au-delà de 500 ex. vendus, 10% de droits d'auteur sont versés. **Auteurs au catalogue:** plus de 100. **Compte d'auteur:** pas pour Re:Pacific. **Auto-publication:** oui. **Best-seller:** Alexandre Friederich, *Susie la simple*, 2009; Flynn Maria Bergmann, *Fiasco FM*, 2013; Zivo et Jérôme Meizoz, *Pénurie*, 2013.

**Secteurs de publication littéraires:** livres d'artistes. **Autres secteurs de publication:** livres-objets, livres uniques...



*Photos : Carine Roth*



*Montreux, jeudi 4 décembre 2014*

# *Une maison pour les mauvais genres*

*Editions Stentor*

« Valeureux Stentor, qui, de sa voix de bronze, faisait autant de bruit que cinquante hommes. »

Assis sur un balcon à la Tour-de-Peilz, un pote, le pote de mon pote, mon amie et moi. Nous buvons un café très noir que nous venons de moulin avec un moulin manuel. Le pote de mon pote dit : « Mon frère, il est sur le point de lancer une maison d'édition. Cela va s'appeler Stentor. » Je m'en souviens bien mais je ne me rappelle pas

pourquoi nous en étions venus à parler de cela. Qu'on pouvait voir le lac gris oui.

Maintenant, avec Daniel, nous marchons de nuit à Montreux dans le vieux quartier des Planches en pente douce vers Territet, juste après l'Hôtel Tralala. Nous sonnons à l'interphone d'un bel immeuble avec moulures et reliefs, comme on s'imagine un immeuble montreuisien équipé de palmiers plantés dans des pots. La voix qui, de l'interphone, nous enjoint à monter au quatrième, se perd dans un immense larsen.

### *Faust Arp et polysémie*

Nous entrons. Un Radiohead assez récent est diffusé plutôt fort dans la pièce d'à-côté. On aperçoit un petit babyfoot. Mais, dans le salon où nous déplions nos ordinateurs, c'est plutôt ambiance tamisée bonzaï-parquet. Au mur est accrochée une gravure : un écorché plutôt flippant. Pièce originale ou habilement reproduite, nous ne nous approchons pas pour l'examiner de près. Derrière nous, dans la bibliothèque de cet homme qui semble s'être sérieusement intéressé à l'iconographie médicale du XVIII<sup>e</sup> siècle trône un gros ouvrage sur Lavater qu'on imagine rempli de planches physiognomoniques. Radiohead balance maintenant *Faust Arp*, une envolée incantatoire super rythmée. Ça nous remet en confiance. Olivier Mottaz arrive de la cuisine avec des bières et un plateau fromages-viande séchée. Il avait tout préparé pour notre venue.

Deux petites piles de livres et un feuillet de présentation sont disposés sur une table basse. Nous tentons de trouver un moyen de rendre confortable le canapé hyper profond dans lequel nous nous asseyons. Ça donne des positions crispées peu pratiques pour la prise de notes ou un avachissement complet très fin de soirée. Nous choisissons la seconde solution et détaillons notre éditeur du soir : physionomie très fine, air jeunet mais cheveux poivre et sel, visage mince, aigu, lunettes ovoïdes un peu lâches qui descendent sur le nez, pullover en grosses mailles. Et, trait remarquable, un genre de corne de brume vaporeuse dans la main ou à la bouche : une cigarette électronique d'une espèce tout à fait immense.

Il faut l'avouer, l'effet de surprise n'est plus le même après le premier numéro du *Persil*. Mottaz a d'emblée une longueur d'avance quand nous lui demandons de nous expliquer le nom de sa maison : « C'est surtout pour faire chier Rebetz, qui trouve apparemment que les petits parlent trop fort », lance notre hôte d'une voix très calme en poussant avec sourire le plateau de viande froide vers nous. Ça sera le seul gros mot de la soirée, car Olivier Mottaz est de ces personnes qui s'expriment parfaitement, en toute circonstance. D'autres explications sur le Stentor, plus ou moins fantaisistes, suivront. Dont un souvenir pictural, une impression esthétique : « En visitant une exposition de Philippe Cognée, je suis tombé en arrêt devant une immense toile peinte à l'encaustique : un paquet de café, le café Stentor... » Illumination. S'il avait eu assez d'argent, il aurait acheté le tableau sur-le-champ. Stentor, crieur des Grecs à Troie, c'est aussi et avant tout l'idée d'un timbre qui porte, clair et puissant. Nous apprenons que le mot désigne encore un moteur de fusée soviétique au charme rétro, qu'on retrouve sur le logo de l'éditeur. Ou même un protozoaire cilié en forme de trompète qui apparaît souvent à l'automne quand les feuilles d'arbres pourrissent dans les flaques d'eau ou les mares.

### *Deuxième pilier*

La suite de la discussion nous fait découvrir comment le chômage peut amener à l'édition. Et comment vérifier des livres à la chaîne peut conduire à la chaîne du livre. « J'étais assistant en histoire de l'art à l'Université de Lausanne et je travaillais à une thèse sur l'illustration

anatomique que j'ai finalement abandonnée. Ensuite, il a fallu que je trouve un travail. J'ai bossé longtemps pour Slatkine, à la fabrication. Je révisais environ 7000 pages par mois. J'ai même attrapé une tendinite à l'épaule à force de tourner du papier. J'ai décidé de quitter ce travail. » C'est alors dans l'édition journalistique qu'Olivier Mottaz passe quelque temps. Il devient responsable d'un magazine et « producteur de contenu » pour le site web d'une grosse boîte. Les « cadences de fou » l'épuisent, d'abord. Puis un « ennui abyssal » l'accable. Il quitte de nouveau sa place, cherche une activité « qui fasse sens », se rappelle la joie enfantine ressentie à la réception des quelques manuscrits dont il avait pu, en tant que lecteur, s'occuper pour Slatkine. A ce moment,

il se met à penser sérieusement graphisme et ligne éditoriale. C'est décidé : il va concevoir lui-même « de beaux et bons livres ». Stentor, dernière née des maisons d'éditions romandes, est inscrite au registre du commerce à l'été 2013.

Olivier Mottaz ne part pas en terre inconnue : expériences de lecteur et de correcteur, notions d'InDesign, connaissances des réseaux du livre, les outils ne manquent pas à celui qui se considère « parfaitement capable d'amener le livre vers sa forme la plus impeccable ». Mais pour se lancer, le couteau suisse de l'éditeur contemporain ne suffit pas. Il faut aussi pas mal d'argent. « J'ai d'abord essayé d'emprunter à la banque. Ils n'ont pas accepté. J'ai tenté un microcrédit qui m'a aussi été refusé au terme de toute une procédure. On m'a dit : *Le projet a vraiment l'air passionnant. Mais l'édition, c'est trop risqué pour nous.* » Après mûres réflexions, c'est le deuxième pilier d'Olivier



Mottaz qui y passe. « Mais s'il n'est pas possible de vivre en faisant des livres, alors autant se jeter du pont du Gard, ça serait à désespérer de la nature humaine ! » L'éditeur émet des volutes qui partent au plafond pendant que la dernière piste de *In Rainbow*, sorte de générique de fin poignant, retentit.

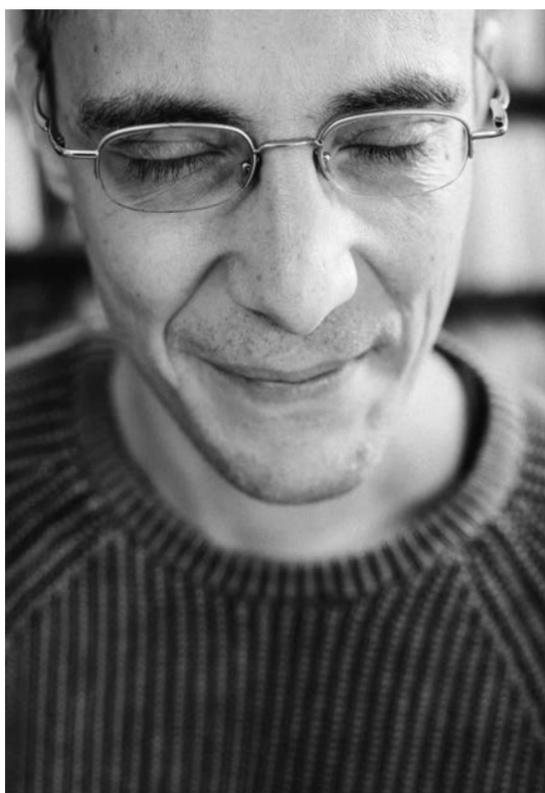
### *Sexe, science-fiction et compagnie*

L'objectif est affiché, très clair depuis le tout début : devenir la « terre d'asile de tous les mauvais genres ». Nous abondons vigoureusement, avant de demander des précisions sur les deux derniers termes. « Roman noir, S.F, polar, érotisme... tout ce qui donne du sel à la littérature. On en trouve saupoudré chez presque tous les éditeurs, mais baser toute une ligne là-autour, c'est plutôt rare. » Mottaz feuillette un de ses livres. « Prenez l'érotisme, par exemple : ça n'est pas vraiment un genre, c'est plutôt une manière qui s'exprime dans l'essai, la fiction ou la poésie... Tant qu'il y a de la fesse ! Et que c'est intelligent. » Le premier titre du catalogue est un livre pour enfants, mais d'un genre satirique, d'emblée intrigant : les *Contes saugrenus pour endormir les*

parents, d'Émilie Boré, «une fille rencontrée pendant que je faisais du journalisme». En même temps, Olivier Mottaz se lance dans la réédition de textes qui, considérés rétrospectivement, anticipent la science fiction. La collection «Futur antérieur» compte pour le moment deux titres : *Les Fourmis et autres pièces conjecturales* d'Emer de Vattel, juriste neuchâtelois né deux ans après Rousseau et *Le Nouveau Déluge* de Noëlle Roger, auteure helvétique plutôt habituée aux rez-de-chaussée des gazettes de l'entre-deux-guerre, originellement paru en 1922 chez Calmann-Lévy. Ces textes d'auteurs méconnus sont présentés, en collaboration avec Marc Atallah et La Maison d'Ailleurs, par une mise en contexte critique. Les parutions de cette première année d'exercice se complètent du *Lubric-à-brac* de Patrick Morier-Genoud, sorte d'abécédaire sexuel rehaussé de chouettes letrines porno et dont la couverture se compose de dix-huit photographies de tétons féminins aux différents âges de la vie. «Morier-Genoud publiait ses textes de cul sur un blog, mais en faire un livre, c'est une autre histoire. Voilà en quoi je fais métier d'éditeur : je permets à des projets d'exister. Et qu'on arrête de nous rebattre les oreilles avec ce foutu nivellement de toutes les compétences ! On a besoin de passeurs.»

### ***Tant que c'est drôle, libre et intelligent***

Consacrer un espace éditorial spécifique aux genres qualifiés de «subalternes» par les grincheux et les pédants, certes. Mais d'où lui vient cet attrait ? Mottaz, un peu surpris, évoque les *San-Antonio* de son père, la «Bibliothèque verte» et les séries qu'on délaisse une fois adulte. Son goût des «livres un peu bizarroïdes» surtout. Puis l'auteur espagnol José Carlos



Somoza. Il nous sort le bouquin. On feuillette. Sans transition, il cite Malraux puis déclare «aimer lire Racine et avant tout Diderot», se rouvre une canette et mange un morceau de fromage à pâte molle. Un peu fébrile, Mottaz tire sur son dispositif électronique et produit une vapeur dense, sans odeur ; inquiétant attribut futuriste. Nous allumons quant à nous une cigarette traditionnelle et ouvrons la page de l'avenir. Après un premier exercice complet, le rêve de vivre uniquement de l'édition s'est-il quelque peu dissipé ? «Il est bien sûr trop tôt pour proposer un bilan sur un an. Certains titres marchent assez bien. Les premiers retours fiables commencent à me parvenir. Pour l'instant, je propose en complément une offre de service éditorial», poursuit l'amateur de ces gravures qui, pour montrer nerfs, tendons et tissus, vous pèlent l'entier d'un type. Mottaz nous annonce aussi que, dans l'idéal, la mise en orbite du Stentor passera par «une occupation accessoire à 50 %», «la délégation de la compta», «des directeurs de collection» et «un changement d'appartement». Diffusé pour le moment par Servidis en Suisse, Mottaz ne pense pas encore à la

France, songeant à peine commencer à chercher du côté des subventionneurs traditionnels, dont il s'est entièrement passé la première année. Tout le mérite est pour lui.

Décalés, un peu louches, les projets d'avenir collent bien à l'esprit de la maison. Il évoque pour nous une sorte d'«Atlas des lieux du crime en Suisse romande». Avec passion et gestes, Mottaz raconte une poursuite à pied dans telle rue du Lausanne de la Belle Époque («Je suis sûr que ça peut cartonner !»), enchaîne avec un voyage sur une comète rêvé sous l'ancien régime par un type sérieux qu'il aimerait tant éditer, puis conclut sur le terrain de la réédition de textes amusants et libres de droits. «Je suis toujours parti du principe qu'il fallait placer la barre un peu trop haut, histoire de se surpasser, même en échouant.»

### ***Le cheval, le single malt et l'érotisme***

Le site internet du Stentor rappelle, entre autres, une grande vérité : les livres, objets vivants, forment avec «le cheval, le single malt et l'érotisme», une sainte téralogie. Quid de ses icônes dans le champ éditorial ? «J'apprécie avant tout les éditeurs qui ont su rendre leur production désirable sur les étals des librairies», comme Actes Sud à qui Mottaz voue une sorte d'adulation et emprunte la forme allongée de ses livres. «Mais l'emballage doit être à la hauteur du contenu», précise-t-il. Côté suisse, Zoé reste pour lui une maison «très intéressante» et un exemple à suivre en termes de réussite, mais l'éditeur de la Riviera mentionne aussi les noms de Xenia, Morattel et même le supra-régionaliste Cabédita, pour la démarche : «Si vous voulez savoir comment vivre du livre, voilà le meilleur exemple !» C'est la figure de Bernard



Campiche – «un passeur» – qui retient en dernier lieu l'intérêt d'Olivier Mottaz. «Comme quelques autres avant moi, il m'a reçu pour m'exposer les beautés et difficultés du métier, me donner deux ou trois trucs.» On imagine la rencontre sur le mode polar ou science-fiction entre le fumeur repentini et l'éditeur urbigène, et les secrets conseils qui furent donnés. De sa chaise, Mottaz attrape une tomate-ce-

rise : «Vous le savez comme moi, les livres portent une charge affective...»

Vingt-deux heures sonnent, nous arrêtons de prendre des notes pour discuter un peu plus librement et casser du sucre sur le dos des connaissances que nous avons en commun. Et puis nous courons comme des abrutis sous la pluie fine de Montreux pour prendre notre dernier train. Il faudra suivre la voix du Stentor ♦

## Fiche d'identité

**Nom complet :** Editions Stentor. **Raison sociale :** société en nom propre. **Date de fondation :** juin 2013. **Lieu :** Montreux. **Fondateurs :** Olivier Mottaz.

**Directeur actuels :** Olivier Mottaz. **Nombre de collaborateurs ou employés :** 0.

**Budget annuel :** non communiqué (« avant fin 2015, impossible de tirer des conclusions »). **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques :** 0%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées :** 0%. **Parutions par année :** 4 à l'heure actuelle ; une douzaine à terme. **Titres au catalogue :** 4. **Tirage moyen :** 500-1000 exemplaires.

**A-valoir et rétribution des auteurs :** pas d'à-valoir, 8-10% sur le prix de vente hors taxe. **Auteurs au catalogue :** 4. **Compte d'auteur :** non. **Auto-publication :** non. **Best-seller :** Emilie Boré, *Contes saugrenus pour endormir les parents*, 2014.

**Secteurs de publication littéraires :** les « mauvais genres » : SF, érotisme, polar, fantastique... **Autres secteurs de publication :** « Tout est possible. Pamphlets ! Etudes originales ou polémiques ! Guides décalés ! »

www.stentor.ch



## JACULATOIRE

Là, on pense évidemment tout de suite à éjaculation. Mais à une éjaculation légèrement tronquée, pas flamboyante. Vous voyez ce que je veux dire ? Lorsqu'on est un peu fatigué, pas trop inspiré, seul, las, désœuvré, et qu'à l'abri des regards on le fait juste pour passer le temps, pour s'occuper les mains et l'esprit l'espace d'un instant ; quelques coups de poignet et ça y est. Comme un éternuement.

Et bien non. *Jaculatoire* est un adjectif qui exprime plutôt l'inverse : la ferveur, l'élan et l'effusion. En religion, par exemple, on pratique l'oraison jaculatoire, que le jésuite français Louis Bourdaloue (1632-1704) décrivait ainsi : « Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots ; mais ce sont des mots pleins d'énergie, et si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parce que ce sont comme des traits enflammés qui tout à coup partent de l'âme, et percent le cœur de Dieu. »

Ainsi soit-il.

## JOUISSANCE

Jouir, oui, bien sûr. On a aujourd'hui tous conscience qu'il faut le faire, et que son ou sa partenaire doit aussi y parvenir. Alors, on s'applique. Je titille ton clitoris, tu me sucés avec application et on s'enfile un doigt par derrière pour épicer l'affaire.

59

JOY (PETRA)

Jouir, c'est gémir, faire du bruit. « Oui, oui, oui. Encore, c'est bon, j'aime, pince-moi le bout des seins, dis-moi des mots sales, attache-moi, bouffe-moi le cul, oh oui, c'est trop bon, je jouiiiiiiiiis !!!!! » On dirait une pub pour une assurance ou une banque.

Il y a un grand malentendu sur la jouissance. Il est dû à une obsession civilisationnelle du progrès qui veut que l'acte sexuel se déroule selon le schéma idéologique qui mène Sapiens de l'homme des cavernes à Bill Gates. Préliminaires, pénétration, orgasme : c'est un peu réducteur. Parce qu'il y a des fois où on jouit tout au début, deux coups de reins, waouh !, et ensuite on lit de la poésie. Et des fois où on ne jouit pas, mais quel plaisir de sentir ton sexe vibrer, de déguster tes fluides corporels, de palper, palpiter, s'explorer, s'emporter. A mon avis, le jour où on ne se sentira plus obligé ni de jouir ni de faire jouir, on fera mieux l'amour.

Souvent, les clients des prostituées sont obsédés par le fait qu'elles atteignent l'orgasme. Sans doute pour se déculpabiliser, pour se donner l'illusion qu'avec eux « c'est différent » ; et ce n'est que lorsque leur partenaire tarifée simule la jouissance qu'eux-mêmes l'atteignent. Pauvre chéri : tu paies, tu me baises, t'éjacules, on ne va pas en faire tout un plat.

C'est comme le salaire minimum. Il serait temps que les patrons admettent que la seule manière pour eux de montrer à leurs employés qu'ils les considèrent, c'est de les payer mieux. Pas les grands discours ni les promesses. Le salariat est un rapport marchand, et qui vend sa force de travail ne jouit que lorsqu'on le paie. Tout le reste n'est que fantasmes.

*Deux pages de Lubric-à-brac, abécédaire du Q (mais pas que) de Patrick Morier-Gernoud, 2014.*

*Editions de la Baconnière*

# La cour des grands

*Photos : Magali Girardin*

*Genève, jeudi 13 novembre 2014*

La question vous brûle les lèvres, avouez-le. En quoi la Baconnière, fameuse maison fondée en 1927 au bord du lac de Neuchâtel, franchise mondialement connue pour avoir ouvert ses portes à de très grands écrivains français pendant la Seconde Guerre mondiale, en quoi l'enseigne de Hermann Hauser, l'un des « quatre mousquetaires » de l'édition romande du milieu du XX<sup>e</sup> siècle avec Albert Skira, Henry-Louis Mermod et Albert Mermoud, a-t-elle sa place dans un reportage sur les nouvelles maisons d'édition de Suisse romande ?

*Qui a dit que la Baconnière était morte ?*

Soit on a personnellement vécu ces années-là et alors on est fort âgé, soit on en a vu chez une vieille tante prof de gymnase, mais c'est obligé : tout le monde a observé un jour ou l'autre les couvertures souples et élégantes de la Baconnière rangées à côté d'une *Guilde du Livre* ou d'un *Ramuz en Rencontre*. Aragon, Eluard ou Pierre Emmanuel dans les *Cahiers du Rhône*, les petits volumes de « La mandragore qui chante », ceux, essentiels dans la construction intellectuelle de la Suisse moderne, de la mythique collection « Langage » (Walzer, Rougemont, Béguin, Raymond, Pichois...), la Baconnière et ses mille titres occupent une place de choix dans le paysage éditorial suisse, voire francophone.

Alors, quel rapport entre le nom de la tour du Château de Pierre à Boudry et le grand loft mansardé des Eaux-Vives dans lequel nous pénétrons, rue du Maunoir, ce jeudi de novembre ? L'ascenseur s'ouvre directement sur le triplex. En dehors du Cercle littéraire lausannois ou des cabinets médicaux, c'est assez rare. Pratique pour transbahuter des bouquins. Une photocopieuse, modèle pro, crache des pages juste à côté de la porte. Il y a des cartons empilés dans le couloir. A droite, on distingue une pièce remplie de livres. Un escalier nous mène en direction d'un vaste attique, avec un petit bar en coin, un large balcon, le ciel dégagé, une platine à vinyles, des affiches design et des photos noir-blanc. Une lumière changeante baigne tout l'étage, abondamment vitré. Il y a des manuscrits en train d'être lus sur la table basse, des contrats sur le bar. Au plafond, les ampoules sont nues. Petite touche savamment dépouillée, ou signe que l'éditrice qui vit et travaille ici mène une existence à cent à l'heure ?

La page d'accueil du site web de la Baconnière synthétise l'histoire de cette renaissance : « A la mort d'Hermann Hauser, en 1980, sa fille Marie-Christine Hauser reprend les rênes de la maison d'édition, qui est rachetée en 1998 par les éditions Médecine et Hygiène puis reprise en 2012 par Laurence Gudin. » Laurence, c'est cette jeune femme qui se tient



le persil journal le persil

aujourd'hui face à nous, avec un sourire très amical. Elle nous propose du thé à la menthe.

### *La fin de l'imaginaire selon Monsieur Claude Frochoux*

Remontons à nouveau le temps, mais très légèrement cette fois : octobre 2014, la librairie du Rameau d'Or organise une table ronde intitulé «L'édition en Suisse romande hier, aujourd'hui et demain». Il y a là Claude Frochoux, bras gauche de Dimitrijevic durant quarante ans à L'Age d'Homme ; on projettera en début de soirée le «Plan-fixe» qui vient de lui être consacré (ça c'est pour l'édition d'hier). Il y a là aussi François Vallotton, le prof spécialiste de l'édition contemporaine. Laurence Gudin, également présente, est supposée incarner les lendemains qui chanteront peut-être, avec sa Baconnière nouvelle mouture.

Il faut s'imaginer ce soir-là une joute verbale tout à fait déséquilibrée (en terme de temps de parole...) où un éditeur de la vieille garde accroché à «la fidélité d'une conviction» – pour le dire aimablement avec Aeschlimann dans *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* – monopolise l'attention pour tenter d'expliquer à une jeune femme de cinquante ans sa cadette que se lancer dans l'édition aujourd'hui est pure folie. Pour l'homme qui a tout vu, tout lu, tout compris, «l'imaginaire a pris fin avec les années 1970». Aujourd'hui, dans un monde «saturé de réel», il n'y a «plus aucune littérature à produire»... Et donc «plus rien de valable à publier». En clair : la Baconnière d'Hermann Hauser, c'était super. Mais aujourd'hui, vous allez droit dans le mur, *mademoiselle*.

Attablés autour de ce thé menthe un mois plus tard, nous rappelons à Laurence le «débat» du Rameau d'Or. La principale intéressée éclate de rire : «De l'imaginaire, il y en aura toujours ! Et le rôle de l'éditeur, c'est justement d'aller chercher les gens. Personne ne reste les bras croisés en attendant que les manuscrits arrivent. Et si un jour l'imaginaire s'éteint, alors ce sera aussi de notre faute, à nous, les éditeurs.»

### *Une pro dans la bergerie*

Pas de chance pour ceux qui souscrivent à l'ambiance froc(h)onnerie, Laurence Gudin possède non seulement le sens de l'humour, mais aussi des compétences issues d'une formation solide. Un peu crâneuse, sûre d'elle, très ouverte, un peu «cash» parfois, cette professionnelle de bonne famille n'a rien de la libraire reconvertie, de l'écrivain frustré ni de la prof de français désireuse de meubler ses week-ends pluvieux

avec un peu d'artisanat. Sortie de la Sorbonne nouvelle en 2004 avec une spécialisation en édition, auteure d'un travail de Master sur la diffusion en France des éditeurs de Suisse (tiens, ça devrait en intéresser quelques-uns !), stagiaire dans plusieurs grandes maisons parisiennes, Laurence découvre les réalités parfois ingrates du métier. Elle nous cite le bon mot de Julliard : «La seule place intéressante, c'est la mienne.» De toute façon, Laurence Gudin «voulait être éditrice depuis l'âge de seize ans» parce qu'elle «adore les seconds rôles». Si elle sait bien que l'éditeur-homme-à-tout-faire, si répandu en Suisse romande, est une bizarrerie autant qu'une nécessité, elle comprend également que dans un paysage à la fois luxuriant et instable, le meilleur geste n'est pas forcément la création d'une nouvelle enseigne...

La licenciée en édition revient donc en Suisse romande par calcul : «S'il y a une place qui se libère ou se crée quelque part, il y a des chances qu'elle me revienne», explique-t-elle sans fausse modestie.

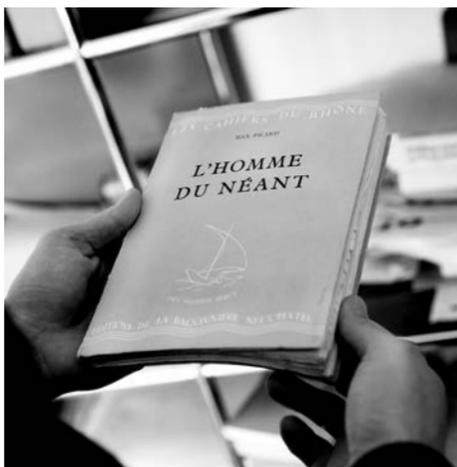
Le poste de rêve ne lui tombe pas tout chaud dans la bouche. D'abord engagée pendant trois mois par Jaeger Lecoultré pour éditer des catalogues de montres sur papier glacé, elle apprend que le groupe Médecine et Hygiène cherche à embaucher. «Quelqu'un de jeune, pour ne pas trop avoir à le payer», sourit-elle. Grâce à son ouverture et à ses compétences dans le domaine du numérique, Laurence y fait rapidement sa place. Elle y reste cinq ans. Là-bas, elle découvre que le groupe, qui détient aussi l'éditeur Georg, a dans son trousseau une maison d'édition littéraire maintenue dans un

coma végétatif depuis une quinzaine d'années : la Baconnière, rachetée à prix d'or en 1998. On imagine les petits rouages s'exciter dans la tête de Laurence Gudin.

Jackpot. L'acte de vente est signé en décembre 2011. «Ma famille m'a aidé à rassembler les 100'000 francs nécessaires au rachat» confesse-t-elle sans problème. Une broutille, quand on sait que le fonds de la maison rapporte, «sans rien faire», 30'000 à 40'000 francs par année en terme de ventes. Le best-seller absolu de la Baconnière, toutes époques confondues ? *Dieu appelle*, petit opuscule de réconfort spirituel qu'on doit au pasteur Georges François Grosjean et qui, à lui seul, rapporte depuis 1976 plusieurs milliers de francs par exercice. On ne sait pas si Laurence l'a lu, mais une chose est certaine : voilà un roulement bienvenu pour envisager l'avenir sereinement.

### *Assise sur un trésor*

Depuis la grande table de travail, notre vue porte sur les toits de Genève et les nuages qui filent. «C'est sûr, un nom comme celui de la Baconnière ouvre des portes. En même temps, il fallait absolument racheter la maison pour ne pas laisser piller le catalogue !»



explique Laurence en ouvrant son MacBook Pro Retina pour nous montrer l'impressionnante liste des titres à sa disposition. Calcul, intérêts, l'éditrice ne s'en cache pas : « Ne pas partir de zéro mais pouvoir construire sur une base préexistante est évidemment un atout, ne serait-ce que pour capter l'attention des auteurs et autres acteurs de la chaîne du livre. » Pour la diffusion en France et en Belgique, l'éditrice trouve par exemple un accord avec l'une des maisons les plus select du moment, Belles Lettres... avant même que soit sorti le premier titre ! Héros-Limite a mis dix ans à y entrer... Fin 2011, acte de renaissance, paraît une édition des *Chants de Maldoror* illustrée par TagliaMani. La Baconnière est relancée.

Laurence Gudin entend dorénavant publier selon ses goûts et en toute indépendance. Par chance, le catalogue historique semble assez bien lui convenir : « Si je n'ai pas changé le nom de la maison, ce n'est pas seulement par opportunisme ! Pour moi, les qualités principales du premier directeur, Hermann Hauser, étaient l'ouverture et l'esprit critique. Il tentait d'analyser les événements, sans engagement politique, faisant cohabiter à la Baconnière les idées les plus opposées. Je compte continuer sur cette lancée en publiant de la littérature au sens large, des textes qui interrogent l'homme et sa condition, qui questionnent sa place dans le monde. » Concrètement, il s'agira d'abord de valoriser le catalogue, notamment en numérisant le fonds pour le rendre disponible en ligne. « Près d'un quart des mille titres ont déjà été scannés », précise la reine de l'epub et du *print on demand* en nous proposant de petits biscuits industriels.

### « J'aime l'idée d'être hybride »

Trois collections, que Laurence a confiées à des spécialistes, sont en chantier. La fameuse collection « Langage » revit sous la houlette de l'universitaire neuchâtelois Daniel Sangsue. Deux titres y sont déjà disponibles : une étude sur le cynisme de Jean-François Louette et un essai sur la nouvelle par Michel Viegne. Ibolya Virág, traductrice et éditrice, proposera de découvrir dans une seconde collection les chefs-d'œuvre de la littérature de l'Europe centrale, un dada de Laurence Gudin (*La Guerre des Salamandres* de Karel Čapek a déjà paru en 2012). Quant au prolix David Collin, il fera paraître des récits de voyages dans la collection « 80 mondes ». Laurence Gudin s'occupe elle-même de la collection « Trou blanc », dans laquelle vient de paraître *A Hell of a woman* de Jim Thompson, un classique du pulp américain redessiné pour l'occasion par un artiste suisse. Sa patte à elle, plutôt « noire et ironique avec un rapport marqué à l'humour », semble s'incarner à merveille dans ce grand volume aux tranches jaune vif, bien éloigné de l'idée qu'on peut se faire de la Baconnière ancienne façon.

La production romanesque « locale » trouve aussi sa place au catalogue, avec des textes bien sentis de Florian Eglin, Raluca Antonescu et, tout récemment, André Ourednik. N'échappant pas à la mode du « recyclage culturel », certains de ces livres pourraient devenir des pièces de théâtre. « Mais les actualités et happenings toutes les semaines, à la Encre fraîche, ce n'est pas pour moi ! », précise-t-elle en se servant d'un biscuit pour montrer l'exemple.

### Ceux qui vont durer

Dans les pipelines bien huilés de Laurence Gudin figure aussi une idée de regroupement tout à fait séduisante. Trois maisons avec qui le courant semble avoir bien passé au premier Salon des petits éditeurs – BSN Press, Hélice Hélas et Olivier Morattel pour ne pas les nommer – seraient dans ses bons papiers. Listes de diffusion, noms de journalistes, partage d'informations et d'idées, le rapprochement serait avant tout pratique et administratif. « Mais il pourrait aussi y avoir un concept de soirées à mettre en place pour exprimer le côté plus farfelu de notre métier », explique Laurence avec ce petit ton sophistiqué et ce franc sourire qui la caractérise. Nous n'en saurons pas plus pour le moment.

La Baconnière va-t-elle contribuer à instaurer un nouveau pôle éditorial fort en Suisse romande ? Aura-t-elle les épaules assez larges pour venir concurrencer les éditeurs établis ? Après tout, la maison possède une richesse historique sans concurrence... « La myriade d'éditeurs est toujours un signe de santé », commente-t-elle sobrement, avec des yeux qui en disent davantage. « Ce dont un éditeur a véritablement besoin, c'est de temps ! Il faudra voir dans quelques années. Les petits qui naissent et meurent ne prendront jamais réellement la place de ceux qui vont durer. » Et les grands qui renaissent ? Pour certains observateurs, la Baconnière, la vraie, est morte. Celle de Hauser, peut-être. Vive celle de Gudin ! ♦



## Fiche d'identité

**Nom complet :** Éditions de la Baconnière. **Raison sociale :** S.A. **Date de fondation :** 1927 ; reprise par Laurence Gudin fin 2011. **Lieu :** Genève. **Fondateurs :** Hermann Hauser.

**Directeur actuels :** Laurence Gudin. **Nombre de collaborateurs ou employés :** Laurence Gudin (100%), Gabrielle Wagnière (20%) + des stagiaires.

**Budget annuel :** 120'000-130'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques :** 10-20%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées :** 20%. **Parutions par année :** env. 10. **Titres au catalogue :** 1700 avant 2012 ; 20 depuis.

**A-va-loir et rétribution des auteurs :** 10% sur la vente, pas d'a-va-loir (ou un petit, parfois). **Auteurs au catalogue :** 22. **Compte d'auteur :** non. **Auto-publication :** non. **Best-seller :** Jim Thompson, *A Hell of a woman* (ill. Thomas Ott), 2014.

**Secteurs de publication littéraires :** littérature francophone et traduite, livres illustrés. **Autres secteurs de publication :** essais.

## *Les cartes du boyard Kraïenski*

*André Ourednik*

Joachim, couché sur le dos, regardait le plafond les yeux écarquillés et rougis par la fatigue, sans trouver le sommeil à cause des chiens. Ils fouillaient les poubelles, rasaient les murs, pressaient leurs corps poussiéreux dans les entrées des magasins à la recherche d'un résidu de chaleur. Leurs gueules étaient d'autant plus difformes qu'il devinait en elles des parties de mastiffs, des teckels, des collies, agglutinés dans chaque bête en proportions diverses. Des chiens d'exposition morcelés, des parties de corps hétéroclites raccommodés par un ivrogne. Ils erraient sans nom et sans maître. Leur simple apparence annonçait un futur qui se passerait d'humains. Quelques spécimens pourchassaient encore les voitures sur le bitume; ils hurlaient stupidement en fonçant derrière les phares arrière, mais l'interaction avec la ville humaine s'arrêtait là. La plupart vivaient déjà dans une dimension parallèle, leur aboiement n'était plus destiné à notre monde – tu les entendais seulement.

Minuit passé, Joachim se retourna. Il pressa la couverture contre son oreille droite, et enfonça l'autre dans l'oreiller pour bloquer le bruit. L'effort nécessaire à tenir cette position le gardait plus réveillé que le bruit lui-même; il en était conscient et fâché. Il essaya de penser à autre chose. Il puisa dans le puits d'impressions de son voyage de Zurich à Zapomeli. De longs fils de pluie qui coulent et se rejoignent au creux du hublot; de l'autre côté, un ouvrier en complet orange qui dort dans la soute de l'avion voisin; le miroitement du dragon Danube à travers la sylve. Joachim sourit plusieurs fois, puis il se mit, comme à son habitude, à ruminer tout ce qui l'avait gavé.

Son ressentiment se fixa sur un commis de l'aéroport. Au fur et à mesure que lui revenaient les détails de l'altercation, sa colère se condensa à la face du personnage au point d'en devenir palpable. Elle enveloppa tout son corps, bouillante et visqueuse, et s'épaissit avec chaque nouvel hurlement de chien; il n'en respira carrément plus.

— Calmez-vous!

Il étranglait le coussin en singeant la voix de l'autre, sa bouche humide et tordue enfoncée dans le matelas.

— Quoi, me calmer? Me calmer vous dites? Vous vous prenez pour qui! Qu'on égare la moitié de mes bagages à Vienne, soit! Mais qu'on me dise de me calmer? Je suis le client, c'est moi!

Savait-on seulement ce qui se trouvait dans ces bagages? Savait-on ce qu'était un scanner à cartes? Non?

— Il faut chercher sur Wikipédia mon brave, prolongea Joachim.

Savait-on à qui on avait affaire?

— Je travaille pour l'Europe, mon brave, oui pour l'Union Européenne!

Il voulut s'extraire de ce sentiment stupide, mais une partie méchante et excédée de sa personne s'enfonçait toujours plus, remâchant les insultes qu'elle aurait aimé vomir sur la tête du commis, jusqu'à l'en couvrir et l'étouffer, pour le laisser empâté à la vue du monde entier!

— Ah la médiocrité, la médiocrité!

Trépidant de rage, Joachim finit par s'asseoir

dans le lit et par allumer sa lampe de chevet. Des crises pareilles dévoraient son temps en pure perte. Elles lui avaient déjà gâché la vue de spectacles splendides, l'odeur des saisons et le plaisir du toucher, envenimé ses conditions de travail, et fait partir, pour finir, la femme qu'il avait aimée durant la moitié de sa vie. Il tenta de se calmer et de se rappeler qui il était.

— Ce n'est pas moi. Ce n'est pas moi, il répéta plusieurs fois dans un murmure triste. Ça a juste raison de moi.

*Extrait du roman d'André Ourednik  
à paraître à la Baconnière*





# *Le jour où Gherasim s'est foutu dans la Seine*

*Genève, lundi 17 novembre 2014*

*Photos : Magali Girardin*

## *Editions Héros-Limite*

« **M**on père a habité dans une tour qu'on ne peut pas voir d'ici et qui se trouve derrière ce bâtiment. » C'est Magali, la photographe, qui nous montre avec le doigt les toits gris de Genève. La ville est baignée par une sorte de bruine. Rue du Vélodrome, la journée tire à sa fin, le gros boulevard perpendiculaire est saturé de tramways à planchers surbaissés.

Sur le smartphone, nous relisons le message qui nous explique comment trouver l'éditeur. Nous descendons une rampe et passons une double porte de garage pour nous engouffrer dans un tunnel assez long intitulé « Centre artisanal – Cité-Jonction ». A l'intérieur, une alignée de portes et un couloir très large, d'aspect industriel. A gauche et à droite, des ateliers. Un type scie quelque chose avec une machine. On entend des coups de marteau, des boîtes de vis renversées, des radios allumées. L'immense cacahuète argentée d'Alexandre Joly est stockée sur une palette de chantier. Ça sent le bois et le diluant. On chemine dans la galerie sous la lumière des néons. Nous cherchons le bon numéro. 412.

### *A la Jonction*

Sur le site internet des éditions Héros-Limite, il est écrit : « Associer un atelier d'imprimerie typographique à une maison d'édition était lié à une perception de la littérature. [...] L'écriture ne peut être qu'artisanale [...] les conditions dans lesquelles un livre se conçoit ne sont pas indifférentes ou anodines. » Nous poussons la porte. Le grand open space compartimenté par quelques cloisons de verre ressemble effectivement à un lieu où l'on travaille avec ses mains. Nous détaillons : un vélo rouge, un grand cornet bleu posé sur un bac en métal, au moins deux tables, des établis contre les bords. Juste devant nous un massicot vert. Au plafond, une tuyauterie apparente comme à Alpamare ou dans les premiers *Alien*. Plus loin, des machines, une presse FAG Control 525, plusieurs pots de Pantone (R) warm red ou de Cyan Europa 750-4-3106, des casses de 12 – 14 – 15 cicéro, des trucs comme ça. Une flopée de classeurs fédéraux colorés. Et des caisses, partout. Nous ne remarquons pas tout de suite l'imposante bibliothèque parce qu'elle se trouve dans notre dos quand nous entrons.

Nous voyons avant tout, à cet instant, deux personnes se détacher dans l'espace cuisine du local. Nous allons à leur rencontre. Gaia Biaggi. Bonjour. Alain Berset. Bonjour. Ça sent le café, alors ils en proposent. Nous nous asseyons en acceptant pendant qu'ils cherchent d'autres chaises, très calmement.

Il est bien sûr entendu que les éditions Héros-Limite débordent largement de nos critères de sélection. Fondées bien avant l'an deux-mille, d'abord implantées dans les friches post-punk d'Artamis, les éditions Héros-Limite ont grandi dans la Genève alterno de la fin du siècle dernier. Comme nous sommes trop jeunes pour avoir vraiment connu cette époque, nos yeux brillent un peu. Sur les terrains acides de l'ancienne usine chimique, au milieu des ateliers, des théâtres, des salles de concert et des boîtes de nuit – l'Etage, le Piment Rouge, le Shark, le K-Bar, Le Galpon... –, la maison fondée par Berset s'est naturellement inscrite aux confluences des arts vivants, aux confins de la littérature au sens traditionnel. Une *friche* : bel endroit pour fabriquer des livres. Au début des années 2000, le site de culture alternative est vidé de ses occupants. Contaminé, nous apprend

Wikipédia. Héros-Limite s'installe dans les ateliers de la rue du Vélodrome. Sur l'ancien terrain d'Artamis, dans un futur proche, il y aura un éco-quartier et une crèche. Difficile de dire si Alain Berset regrette quoique ce soit quand il nous raconte cette histoire.

### *Gherasim Luca, John Cage et Roaratorio*

Héros-Limite est officiellement inaugurée en 1994, terrible année où le poète roumain Gherasim Luca se jette dans la Seine à l'âge de huitante ans. Le titre d'un de ses premiers recueils devient d'ailleurs celui de la maison, en soi programmatique. «Au début, la production était artisanale, irrégulière», commence Berset. Quelques livres par an, parfois un seul. Glanés aussi bien autour de Genève que dans les merveilleuses marges de la littérature mondiale. Notamment: Ulises Carrión, Eugen Gomringer, John Cage traduit par Vincent Barras et la voix de Gherasim Luca publiée sous la forme d'un CD en coédition avec José Corti: *Gherasim Luca par Gherasim Luca...* «Des textes qui n'étaient pas disponibles à ce moment-là», explique l'éditeur.

La première «façon» de Héros-Limite doit donc beaucoup au répertoire de la poésie sonore mondiale, et plus particulièrement à celle performée dans les années 1990 à Genève. Le festival de La Bâtie, pour lequel Berset joue les co-programmateurs avec Vincent Barras et Heike Fiedler, fait venir les plus grands noms du genre. Dès 2003, le trio polymorphe poursuit ses activités sous la bannière de l'association Roaratorio, nommée en référence à un jeu de mots emblématique de John Cage. Jusqu'à la dissolution de l'association dix ans plus tard, une centaine d'auteurs se produisent au bout du Léman, parmi lesquels John Cage, Bernard Heidsieck, Christophe Tarkos, Oskar Pastior, Kathy Acker, Charles Pennequin, Katalin Molnár, Valère Novarina, Christian Uetz ou Pascale Favre. Et Gherasim Luca.

### *L'autre Alain Berset*

A ce stade, il faudrait peut-être décrire Alain Berset, ne serait-ce que pour s'assurer que l'image très propre d'un homonyme plus fédéral que lui ne prenne le dessus. C'est donc une silhouette d'un homme d'atelier, libraire de formation, avec des cheveux très courts plutôt gris, qu'il faut se représenter. Une gentillesse dans le regard et aux lèvres la petite clope roulée, souvent éteinte, pour ne pas trop parler. Une gêne très souriante quand

il faut poser pour la photo. Berset s'exprime avec un grand calme, presque mélancolique, comme un ouvrier, le soir, après une longue journée de travail. Comme un homme qui en sait de toute façon beaucoup plus que ce qu'il va consentir à vous dire. Un adepte de la litote, peut-être, qui ne se sent «pas éditeur dogmatique», «pas en concurrence avec qui que ce soit» et pense qu'aujourd'hui, «le contexte éditorial romand est à la fois plus simple et plus compliqué qu'avant». Un peu laconique, Berset? Sa phrase préférée, en tout cas ce soir-là, ne dissipe pas le doute: «C'est sûr, ça a beaucoup évolué.»

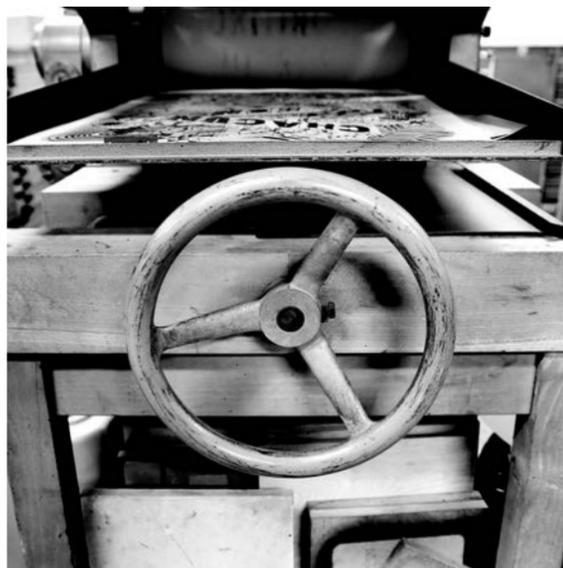
### *90% des ventes en France*

Et comment Héros-Limite est-elle passée du stade de la maison un peu confidentielle à celui de l'enseigne aujourd'hui réputée jusque dans les cercles universitaires et parmi les plus fins spécialistes? C'est somme toute l'histoire d'un succès et d'un triomphe modeste. «Une fois la page Artamis tournée et avec des loyers à payer, il a fallu hausser le rythme», se contente d'expliquer Berset en rallumant son cul de clope. «Depuis 2004, le nombre de

parutions annuelles a grimpé pour se stabiliser à environ un titre par mois.» La maison augmente encore la voilure en 2008 lorsqu'elle s'attache les services des diffuseurs Servidis pour ici et surtout de Belles Lettres pour la France, où, profitant d'un très bon réseau de librairies, Héros-Limite «réalise près de 90% de ses ventes». Un chiffre absolument unique en Suisse romande. «Cela prouve seulement qu'il est possible d'exister, même sans occuper constamment le devant de la scène», minimise notre héros avant de souligner la chance qu'ont les Genevois en termes de soutien à l'édition. «Ailleurs qu'ici, on n'aurait jamais pu durer aussi longtemps.»

Alain Berset consacre désormais tout son temps à sa maison, rejoint il y a huit ans par Gaia Biaggi, d'abord venue suivre dans l'atelier un stage de typo. Elle réalise aujourd'hui les mises en page et les couvertures de la quasi totalité de la production. «Un éditeur n'est jamais une personne seule», rappelle Berset, bon prince. «La maison tient le coup grâce aux compagnonnages, celui de Gaia et de Geroges Mishuga, de toute une communauté: Alexandre Gillet, Marfa Indoukaeva, Hervé Laurent, Jil Silberstein et Vincent Barras notamment.»





### *Lire plus, publier moins*

Cette prise d'ampleur progressive, pas toujours désirée d'ailleurs, oblige aussi Héros-Limite à infléchir son image légèrement « élitiste-pointue-pour-les-artistes » pour s'adresser à un plus grand nombre de lecteurs. Essais, rééditions, traductions, écrits d'artistes, poésie et proses poétiques au sens large constituent son catalogue, où seul le roman contemporain n'est pas largement représenté. Les principales collections s'appellent « Feuilles d'herbe » et « Géographie(s) » ; « Courts lettrages » se consacre à la publication de textes non conventionnels issus des recherches d'étudiants de la Haute école d'art et de design (HEAD). « Timbres » réunit des documents sonores qui nous permettent d'entendre les voix de Cingria, Roud, Dimitrijevic ou Novarina. Le reste relève du hors-collection. C'est par exemple Héros-Limite qui avait fait cet incroyable tirage de la *Cuisine de guerre* d'Auguste Jotterand paru à Lausanne en 1917 promettant, moyennant des ingrédients appropriés, jusqu'à 150 % d'économie sur la nourriture. Parmi les rééditions et traductions, se trouvent nombre d'auteurs classiques et prestigieux : Borges, Bouvier, White, Rilke, Frisch, Ramuz, Ausländer, Trakl, excusez du peu...

Berset reformule pour nous son *motto* : « Je suis un éditeur de poésie. L'important pour moi, c'est de publier des textes qui sont l'aboutissement d'une recherche, d'un travail réel d'écriture. Je ne me trouve dépendant d'aucune ligne. J'aime me situer là où on ne m'attend pas. » Cet automne, une revue voit même le jour en ce sens, *L'Ours blanc*, dirigé par Hervé Laurent, qui s'occupe de publier un seul texte court par livraison. De petit format, extrêmement soigné, *L'Ours* est fort bien coiffé. Quatre numéros ont paru. Ils mettent en lumière quatre auteurs publiés par Héros-Limite. L'éditeur-typographe sourit et boit avec nous une gorgée de café. Derrière lui, sur un meuble à casses, il est écrit :

S.A. fabrique de caractères en bois  
Roman Scherer  
Lucerne

Dans un atelier voisin, les activités sidérurgiques battent leur plein. Ça fraise. On pose la question de l'avenir. Alain Berset répond soigneusement à côté : « Pendant des années, je n'ai pas eu le temps de me poser sérieusement la question du prochain livre que j'allais faire. Il y avait sans cesse quelque chose en route. Maintenant, je lis beaucoup plus qu'avant... Je crois devoir lire énormément pour finalement

publier assez peu. » Il roule une seconde cigarette. On en profite pour fumer aussi. C'est devenu rare à l'intérieur.

### *A writer does not write books*

« Les textes réclament une forme adéquate, nouvelle à chaque fois », lâche Berset, rappelant une idée de Carrión qui se trouve à la page 129 de son *On Books* paru en 1997 et retiré en 2008 : « *A writer, contrary to popular opinion, does not write books. A writer writes texts.* » Mais il le dit en français, comme à la page 31, car ce livre est bilingue. Entre le texte et le livre, s'insère le travail de l'éditeur, c'est lui qui pense et matérialise cette transformation. Si l'éditeur accorde une attention particulière à l'espace et au rythme, ce soin typographique se traduit par le confort de lecture des livres bien faits. Travaille-t-il avec les auteurs pour concevoir leurs volumes ? « Non non, surtout pas ! C'est un travail d'atelier, avec Gaia et Georges » assure Berset avant de se défausser : « Par contre, il est impossible de tout publier avec la même attention. Il y a toujours des degrés, des différences de traitement. » Alain Berset n'en dira pas beaucoup plus et beaucoup moins que ses livres le laissent entendre.

### *Tissus genevois*

Au sujet des évolutions récentes du milieu éditorial que nous lui proposons de commenter, Berset baisse un peu la garde : « Le milieu est moins corporatiste qu'avant, moins protégé. » Pour lui, l'un des effets positifs de l'atomisation du champ réside dans « l'augmentation du dialogue entre les gens », même si, au niveau des ponts à bâtir, il aurait aimé « faire plus de liens avec des universitaires et des auteurs d'ici ». Le tissu genevois, « très bien structuré » notamment par le Cercle de la librairie et de l'édition dont il est membre du comité, semble lui convenir. Proche de Labor et Fides, admiratif de L'Age d'Homme « pour le nombre de publications fondamentales que Dimitrijevic a fait paraître », Alain Berset remarque que ce n'est pas forcément des éditeurs dont il lit le plus de livres qu'il se trouve être le plus proche, même s'il connaît bien et estime, entre autres, le travail des collègues art&fiction... Quant à la floraison actuelle à laquelle *Le Persil* l'associe, il avoue n'avoir « pas vraiment d'opinion là-dessus, sinon que c'est très bien ». Sa mesure est exemplaire. Peut-être aurait-il fallu passer dix ans plus tôt ? Nous ne tirerons décidément pas de scandale d'Alain Berset, qui trouve même le moyen de dire que « le dévelop-

pement de Noir sur Blanc en Suisse a largement ouvert le champ de la traduction», domaine qu'il était pourtant l'un des seuls, avec les «anciens» Zoé et L'Âge d'Homme, à occuper depuis quelques années.

Presque sans bruit, Alain Berset se lève et s'enquiert de deux cornets pour les livres qu'il nous offre ensuite, accroupi devant le stock-étagère. C'est beau, vingt Héros-Limite posés les uns sur les autres. Tout est donné à double pour ne pas faire de jaloux, et là, près des objets publiés, l'éditeur trouve vraiment le sourire. Nous le remercions en lui touchant la main et nous engouffrons à nouveau dans le tunnel de la Jonction. Sur la banquette d'un Intercity, plus tard, nous lisons

les discours bizarres de John Cage, *Silence*, puis guignons, sous une superbe couverture dessinée par Marfa Indoukaeva, la traduction des nouvelles d'Áron Tamási. Sans Berset, jamais nous n'aurions connu le nom de cet écrivain sicule. Nous aurions bêtement manqué une lecture essentielle.

Lire avant de causer. Et lire avant de publier. C'est peut-être la leçon de la Jonction ♦

## Fiche d'identité

**Nom complet:** Editions Héros-Limite. **Raison sociale:** société en nom propre. **Date de fondation:** 1994. **Lieu:** Genève. **Fondateurs:** Alain Berset.

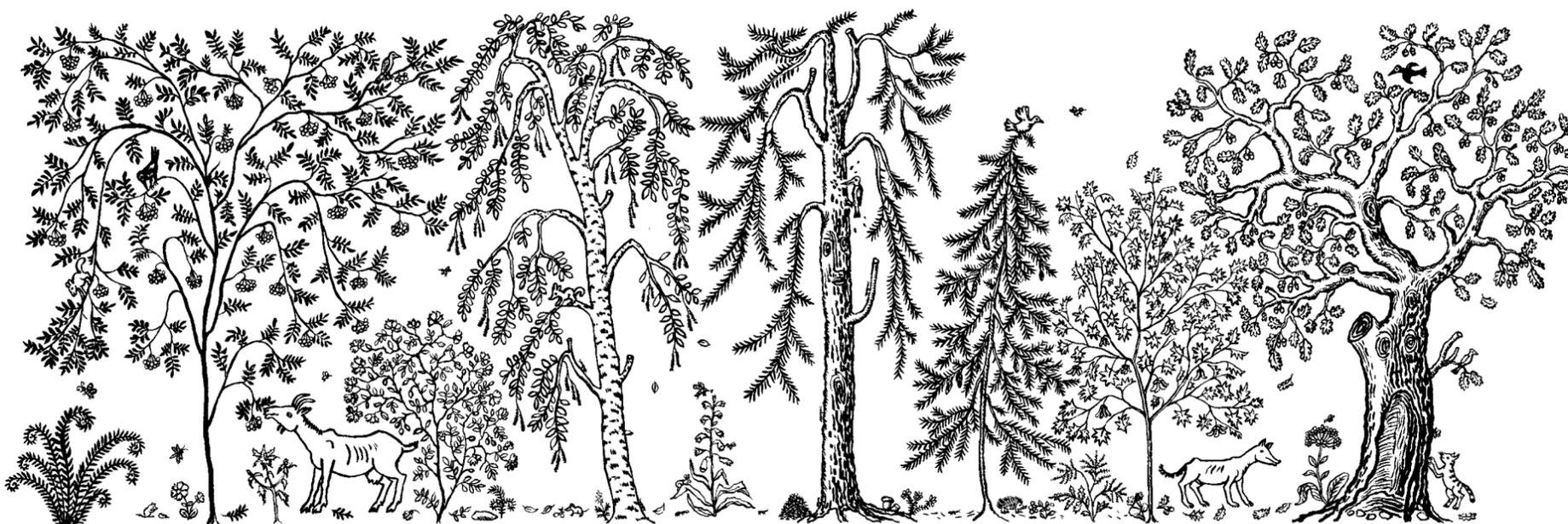
**Directeur actuels:** Alain Berset. **Nombre de collaborateurs ou employés:** Gaia Biaggi, Georges Mishuga, Alain Berset.

**Budget annuel:** 200'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 25%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** 25%. **Parutions par année:** 10-15. **Titres au catalogue:** plus de 100. **Tirage moyen:** entre 500 et 3000 exemplaires.

**A-valoir et rétribution des auteurs:** tous types de contrats, livres reçus, pourcentage, à-valoir... **Auteurs au catalogue:** moins de 100. **Compte d'auteur:** parfois. **Auto-publication:** non. **Best-seller:** Áron Tamási, *Ábel dans la forêt profonde*, 2009.

**Secteurs de publication littéraires:** poésie, essais autour de la géographie, proses, nouvelles... **Autres secteurs de publication:** documents sonores.

[www.heros-limite.com](http://www.heros-limite.com)



Dessin de Marfa Indoukaeva pour Áron Tamási, *Ábel dans la forêt profonde*, 2009.



*Photos : Odile Meylan*

*Lausanne, vendredi 21 novembre 2014*

## *Le renard par la queue*

# *L'éditeur sur le divan*

« La mémoire ressemble aux traces des renards, des belettes et des lièvres sur la neige [...] »

Ferenc Rákóczy, *Eoliennes*, L'Age d'Homme, 2007

**F**erenc Rákóczy ? Vous l'avez peut-être croisé en tant que poète ou aphoriste sous une couverture blanche de L'Age d'Homme, comme blogueur à l'enseigne du « journal poétique » Blogèmes, en maître de cérémonie dans une remise du Prix Pierrette-Micheloud,

comme correspondant privilégié dans les fonds littéraires d'écrivains jurassiens à Berne – Roland Donzé, Pierre-Olivier Walzer... ; peut-être même qu'il s'agit de votre médecin-psychiatre lausannois, place Grand-Saint-Jean, où le praticien organise régulièrement des projections cinématographiques et des débats littéraires après la fermeture de son cabinet. Depuis une année, il est même devenu possible de rencontrer Ferenc Rákóczy en tant qu'éditeur. Mais sans grand risque: sa maison, *Le renard par la queue*, n'a sorti pour l'heure qu'un seul livre.

## Le Match Suisse-France

Quel jour plus indiqué que ce vendredi de haut stress pour se rendre chez un psychiatre-éditeur? La finale de la Coupe Davis et le dos de Federer occupent les gros titres de la presse. Nous passons notre après-midi les yeux rivés sur l'écran plasma aux couleurs saturées d'un bar lounge de la place Pépinet. Stan the Man mène dans le troisième set. C'est tendu.

Autre événement notable ce jour-là, un peu plus littéraire: les Editions Slatkine font paraître le livre-clé des *Ecrits* de Bertil Galland, une nouvelle brique destinée à cimenter le socle de sa Statue (ou la pierre roulée devant le Tombeau?). Son titre: *Une aventure appelée littérature romande*. Presque une religion. Un mythe qui se recroqueville sur lui-même. Nous feuilletons machinalement l'exemplaire en gardant un œil sur le revers de Wawrinka. Tsonga a des gestes d'humeur, la France plie. Deux clients, au bar, s'excitent.

– Ce coup-là, y a intérêt qu'on gagne! La France nous a trop longtemps dominé, et il y a bien trop de Frouzes installés ici pour qu'on puisse se permettre de perdre.

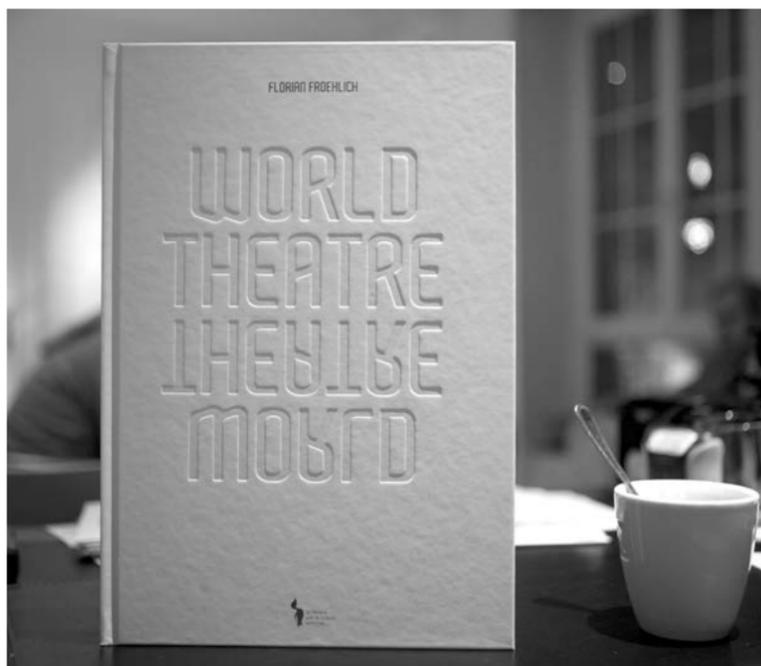
– Tu parles, sans nous, la Suisse romande ne serait rien! Le Canton de Vaud, c'est quasiment nous qui l'avons fait!

Pour peu, les commentaires passionnés pourraient concerner le gros bouquin à présent refermé sur notre table. Balle de deuxième set. Eclats de joie à la télé et partout en Suisse. Mais pas le temps de fêter, le téléphone sonne. La photographe nous attend déjà. Difficile de se soustraire au sport pour s'en aller causer bouquins...

## Ferenc Rákóczy, psychiatre et psychothérapeute, 2<sup>e</sup> étage

«Ecorcher le renard par la queue: locution populaire et triviale par laquelle on caractérise les accidents qui accompagnent ordinairement une indigestion d'ivrogne», nous renseigne la *Petite encyclopédie récréative des proverbes français* d'Hilaire Le Gai (1860) consultée sur Google Books pendant que nous patientons sur la margelle de la fontaine du Grand-Saint-Jean. Est-ce parce que nous sommes attendus dans le cabinet d'un psychiatre que nous doutons que cette acception ait guidé le choix du nom de la maison? L'entrée du bâtiment, adjacente à celle d'un grand magasin, est constellée de plaques en zinc détaillant noms et titres honorables. La cage d'escalier, vaste comme une

chapelle, donne sur une salle d'attente avec magazines de circonstance. Une porte s'ouvre, une dame en fourrure file devant nous, on perçoit un «au revoir, à la semaine prochaine», puis un homme vient à notre rencontre. Pas très grand, rasé de près, bien habillé – costume, gilet, cravate –, Ferenc Rákóczy nous serre aimablement la main en nous invitant à le suivre dans la pièce où il consulte. Il y a là un vaste bureau derrière lequel, à même le sol, s'élèvent en tours des livres posés les uns sur les autres. Nous sommes invités à déplacer plusieurs toiles abstraites appuyées contre les murs de manière à créer un environnement favorable aux prises de vue photographiques. Par les vitres, c'est une ville crépusculaire que l'on découvre comme depuis les restaurants-terrasses de Manor ou de la Coop. Les lumières du Flon s'allument une à une.



Nous commençons par abattre notre «carte Popescu». «Marius? Oui, j'ai passé quelques soirées avec lui», se remémore Ferenc Rákóczy, avant de préciser en poussant un cactus près de la fenêtre pour faire place aux pieds de l'appareil photo d'Odile: «Je l'aime beaucoup, il est rigolo, on a passé de bons moments.» Plutôt jovial, amusé, extrêmement clair lorsqu'il s'exprime, à la fois ouvert et énigmatique, notre éditeur du jour est avant tout un homme bienveillant. Et absolument posé. Forcément: combien de renards utiliseraient ce mot, *rigolo*, pour qualifier une soirée passée en compagnie du loup roumain? Tout en prenant place sur le Chesterton qu'on imagine d'habitude réservé aux patients, et après nous avoir obligeamment tendu deux cafés, Ferenc prend une pose parfaitement maîtrisée, coude sur le dossier, trois doigts posés sur la tempe.

## Une greffe, un don

«De même qu'on ne comprendra jamais le cerveau et, partant, le mystère humain, l'édition reste un processus créatif difficile à cerner», avertit d'emblée Ferenc Rákóczy. Après les bibliothécaires, les imprimeurs, les écrivains et autres enseignants, le profil de Ferenc détonne. Il serait pourtant beaucoup trop simple, ici, de filer la métaphore de l'éditeur-analyste à la profondeur sans pareille. Né à Bâle d'un père hongrois et d'une mère jurassienne, véritable «enfant de l'Europe», formé à la psychanalyse freudienne, Ferenc revendique aujourd'hui une approche «très systémicienne» de la thérapie. Et de l'édition! Ça tombe bien: plus qu'un discours sur sa production effective – le renard par la queue, nous l'avons dit, ne compte pour l'heure qu'un seul titre –, c'est un regard surplombant que nous sommes venus chercher dans ce cabinet de consultation.

«Pour moi, l'éditeur est celui qui simplifie, celui par qui les choses adviennent», poursuit Ferenc. Tour à tour comparé au «capitaine de bateau», au «pilote d'hélicoptère» ou au «producteur de cinéma», l'éditeur tel que l'entend notre hôte est avant tout un centre vers lequel «convergent un certain nombre de pulsions collectives»: «Plusieurs personnes travaillent avec ou pour moi, mais au final, c'est à moi seul que revient la responsabilité du geste éditorial», commente-t-il en prenant soin de ménager des pauses dans son discours pour faciliter notre prise de notes. «L'éditeur est un faiseur de liens, un producteur d'informations, son rôle est d'assumer une sélection, de

garantir une qualité.» Produire des œuvres de cette prétention-là, est-ce vraiment possible? «Chaque livre qui paraît est une victoire arrachée au néant, un rein donné. Chaque livre édité relève du don», répond notre analyste, les yeux perdus au mur dans les gribouillages colorés d'un immense dessin d'enfant – probablement une œuvre d'art contemporaine de grande valeur.

Ferenc se lève un instant, déplace deux piles de livres et revient vers nous avec un volume tout blanc: le résultat maison de cette première transplantation, l'unique livre du renard. Nous posons les cafés à même le sol pour manipuler l'objet. Couverture gaufrée, iconographie soignée, textes trilingues, *World Theatre/Theatre World* du plasticien Florian Froehlich à tout de l'intervention propre et réussie. Le travail de l'artiste s'y montre éclairé de brèves contributions – citations de grands auteurs, textes en pleine page –, toujours au service de l'image. L'ouvrage respire. Les larges blancs de la mise en page donnent à

le persil journal le persil

rêver. Sur la tranche, on trouve ce minuscule renard stylisé par Nicolas Bertholet, presque calligraphié, qui se tient tête en bas.

### *Nécessité des mondes intérieurs*

«Prendre le renard par la queue, pour dire: commencer une affaire par où doit la finir» enseigne une antique version du *Dictionnaire de l'Académie française*, que Ferenc Rákóczy ne possède de toute évidence pas dans son cabinet, tant le projet de sa maison d'édition semble longuement mûri, presque téléologiquement contruit. Depuis toujours «happé par la poésie et par l'image», Ferenc s'est lancé l'année passée en développant une boîte de production, Culturelog. C'est dans cette structure générale, au voisinage direct d'activités cinématographiques et d'un travail soutenu sur l'image, que prend place l'édition. Trait partagé par presque tous les éditeurs rencontrés, cette volonté de ne pas cantonner l'édition au texte (ni au livre) mais d'exploser les possibilités d'extention de l'œuvre, en amont ou en aval de celle-ci, est fortement revendiquée par Ferenc. Le site web du renard par la queue annonce la chose dans une jolie tournure: «Parce que nous avons la conviction que la poésie peut sauver nos nuits, nous en sommes peu à peu venus à la rechercher partout où elle trouve asile: dans l'art, la photographie, la documentation ancienne et moderne, mais aussi plus simplement dans tous ces bouts rimés du quotidien qui nous entourent pour éclairer nos vies.» Faire tomber les barrières, celles qui s'élèvent entre les arts, mais aussi celles, mentales, qui empêchent les créateurs de partager leurs singularités: «Chaque œuvre est en fait un résidu de monde intérieur de son créateur, et ce sont ces bribes, ces friches, qu'il m'intéresse de rendre publiques», confirme Ferenc Rákóczy en nous invitant à garder le livre pour nous.

### *«On peut vivre sans amour, mais pas sans argent»*

Pour avoir côtoyé le bouillonnant Vladimir Dimitrijevic et publié quelques livres chez lui – pour avoir, comme d'autres, été contraint d'acheter des stocks de ses propres livres au patron de L'Age d'Homme pour le tirer d'un mauvais pas –, Ferenc Rákóczy sait qu'«éditer, c'est aussi faire des affaires». Tiens, voilà un discours qu'on nous a (trop) peu servi. Nous enjoignons notre hôte à approfondir. «L'éditeur tient un rôle essentiel. Tout le monde n'est pas apte à décider de la valeur d'une œuvre, il n'y a rien de pire qu'un public qui dicte ses goûts, et de ce point de vue, le *crowd founding* en ligne, par exemple, est la meilleure preuve que quelque chose de la responsabilité s'est perdue...», assène-t-il en décroisant les jambes. De la même manière, le compte d'auteur reste pour lui une aberration. Le renard se fait cynique: «Il s'agit d'un recours valable, mais que dire de gens poussés aussi loin par le désespoir?» Ce discours à la fois qualitatif et commercial va au bout de sa logique libérale, puisque Ferenc refuse par principe toute forme de subventionnement: «La culture doit être rentable!» La métaphore suivante est agraire, et elle nous plaît bien: «Pour moi l'éditeur contemporain est un paysan qui, pour sa propre survie, court après les subventions et change de culture en fonction des lois et des années. Il n'est pas libre de faire pousser ce qu'il juge bon... Ou alors, il vit dans la précarité.» De ce point de vue, il est vrai qu'une position de médecin



offre plus de confort qu'un poste de libraire dans l'exercice de ce hobby fort coûteux. Mais Ferenc s'en rend bien compte, modérant aussitôt son propos: «C'est trop facile d'être contre. Je suis pour le subventionnement de la culture, bien sûr! Mais je n'en veux pas pour moi. Je considère ma liberté comme plus importante.» Quitte à ne faire qu'un livre par année.

### *Le rêve et l'existence*

Fondée sur des idées saines et de belles envies, l'enseigne a, malgré cela, encore tout à prouver. Le discours cultivé de notre analyste polyglotte, rehaussé de références culturelles de haut vol, ne se veut aucunement péremptoire: «Je fais de la *slow* édition. Mon activité reste tout à fait bénévole pour le moment.» Internet fonctionne comme réseau de distribution pour écouler le petit tirage du premier livre, 300 exemplaires «qui suffisent amplement». Mais Ferenc Rákóczy connaît aussi quelques libraires fidèles sur l'arc jurassien, où il a d'abord vécu, et garde précieusement ses contacts.

Une ligne se dessine-t-elle cependant dans le grand livre des projets du renard? S'il précise qu'il en a «une dizaine d'autres dans ses valises», il en évoque deux plus particulièrement: un ouvrage autour d'une photographe lui tenant à cœur et dont il parle avec empathie, puis un livre de peintre avec Nicolas Bertholet et les textes d'une poétesse africaine dont il assumera personnellement la traduction. «Je vis ma pratique de l'édition dans l'instant présent, je me maintiens dans une attention flottante», confie-t-il encore. Et si quelqu'un lui proposait un roman génial? «Alors, je le passerai plus loin, à un éditeur mieux adapté!», assure-t-il sans hésiter.

Evidemment, sans les évolutions technologiques récentes, le docteur Rákóczy ne serait jamais devenu éditeur, producteur, encore moins cinéaste. La caméra qui lui permet aujourd'hui de réaliser des films l'aurait tout simplement ruiné il y a encore trente ans... Il nous montre ce bijou d'électronique: «L'éditeur, c'est aussi celui qui est conscient de ces changements.» Dans le domaine du livre, Ferenc croit fermement en l'avenir d'un numérique qui dépassera la simple mise en ligne de textes et proposera un véritable enrichissement de l'œuvre, une réalité augmentée, un approfondissement: «En Suisse, le domaine est un véritable *no man's land*. Il y a pourtant de la place et de la compétence pour innover, mais nous en sommes aux balbutiements.» Le plancher craque, nous sommes sur le départ.

Un autre vieux dictionnaire français l'atteste encore: «Prendre le renard par la queue équivaut proverbialement à promettre le merle blanc», c'est à dire l'impossible. Aurions-nous trouvé la symbolique cachée de la maison de Ferenc? Nous faisons volte-face sur le pas de la porte pour lui poser la question. La réponse du psychiatre ne nous étonne qu'à moitié: non, pas du tout, c'est naturellement en rêve que ce nom là lui vint... ♦

(PS: en ressortant, nous retrouvons Lausanne – presque quitté pour une ville imaginaire très 1910 Mitteleuropa – et les news sportives, à l'issue de la première journée de Coupe Davis, annoncent la Suisse et la France dos à dos.)



**Nom complet :** Le renard par la queue éditions. **Raison sociale :** Culturelog Sàrl. **Date de fondation :** juin 2013. **Lieu :** Lausanne. **Fondateurs :** Ferenc Rákóczy.

**Directeur actuels :** Ferenc Rákóczy. **Nombre de collaborateurs ou employés :** 1 graphiste et 1 webdesigner payés à la tâche, 1 directrice de collection bénévole, 1 comptable bénévole.

**Budget annuel :** 15'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques :** 0%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées :** 0%. **Parutions par année :** 1 pour le moment, si possible 2-3. **Titres au catalogue :** 1. **Tirage moyen :** 500 exemplaires.

**A-valoir et rétribution des auteurs :** l'auteur reçoit, par avance, 10% de l'entier du tirage. **Auteurs au catalogue :** 1. **Compte d'auteur :** non. **Auto-publication :** non. **Best-seller :** Florian Froehlich, *World Theatre / Theatre World*, 2014.

**Secteurs de publication littéraires :** poésie, « les friches, tout ce qui est dégradé, qui se reconstruit ». **Autres secteurs de publication :** images, photo, peinture, arts visuels, sculpture...

[www.lerenardparlaqueue.ch](http://www.lerenardparlaqueue.ch)

## Fiche d'identité

*Pourquoi l'homme crée-t-il des œuvres d'art? Qu'est-ce qu'un objet doit représenter ou exprimer pour être une œuvre d'art? Existe-t-il quelque chose de commun entre les grottes de Lascaux, une symphonie quelconque, les dernières statues de Rodin, un emballage de bâtiment public par Christo, une compression de César, une pièce de théâtre de boulevard, un roman de gare ou la poésie de Baudelaire? L'homme ne laisse pas être les choses telles qu'elles sont. Il les transforme pour leur conférer une signification proprement humaine. Celle-ci est forcément en lien avec le temps que nous habitons, avec les choses qui nous traversent et nourrissent notre sensibilité.*

*Ainsi chaque œuvre procède à la fois d'une digestion et d'une prolifération, d'une saine anarchie. Et ce processus, à sa racine même, nous met en lien avec une connaissance qui nous dépasse parce qu'elle se situe sur le plan de l'être où il n'y a pas de prédestination, pas de prédictibilité. Considérant l'originalité ou l'exemplarité d'un poème, d'un film, d'un portrait, on s'aperçoit rapidement que la question de l'art n'est pas et ne sera jamais simple. Quoi qu'il en soit, nous avons tenté de répondre à cette interrogation par une action, celle de permettre à cette nouvelle matière artistique d'excéder l'instant pour s'incarner dans un livre. C'est le contraire d'une explication. Publier un livre c'est reconnaître à l'écrivain ou à l'artiste un pouvoir mystérieux : représenter des désirs et des capacités d'embellissement qu'il ne s'explique pas.*

**Ferenc Rákóczy**



*Editions Pierre Philippe*

# *Bon retour en Romandie*

*Photos : Magali Girardin*

## Genève, jeudi 13 novembre 2014

Et puis nous partons déjà à la recherche d'un restaurant en nous marrant dans les rues des Eaux-Vives. Un japonais fera l'affaire. Tiens, voilà une fin possible pour ce papier. La fin... On repousse depuis un certain temps la rédaction. Mais bon, à un moment il faut y aller : c'est tout de même lui qui nous a salués d'un « Bon retour en Romandie » quand nous quitions le minuscule local que sa secrétaire lui avait prêté pour une heure.

### Monsieur Philippe Villette des Editions Pierre Philippe

Cinq minutes plus tôt : nous sommes encore assis sur des chaises, dos à la porte, et il fait froid. En face de nous se tient Monsieur Philippe Villette, le chef des Editions Pierre Philippe. Notre hôte porte une écharpe astucieusement placée sur les épaules à la façon d'un châle. Il parle bien. Sa voix a cet accent français qui articule fort les « e » même muets, comme dans « Rabelais », un auteur qu'il trouve « sympa ». Son visage aux traits détendus, sans âge, a le teint qui trahit l'air frais des ces personnes qui s'alimentent bien, ne fument pas et agrémentent peut-être leur quotidien d'activités physiques volontaires. Assez rapidement, nous voilà prévenus : « Je n'attends pas d'être reconnu par les journalistes. Le côté famille qui s'auto-protège me fait sourire. » Nous ne savons pas si ce ton est habituel, didactique ou condescendant.

Autour de nous, c'est très confiné. Il y a des cartes géographiques – deux – et des objets exotiques. Par exemple, ces tissus vaguement africains. Il y a aussi quelques livres sur une étagère. De toute façon, cette pièce, Philippe Villette ne l'a pas décorée. Magali, qui est arrivée avant nous, a terminé les portraits. Maintenant, elle est assise sur une petite chaise contre la vitrine et nous regarde parler.

### Presque l'Afrique

Il y a trois ans, « pour apporter un peu de légèreté » dans une carrière d'acupuncteur-homéopathe et afin de « concrétiser quelque

chose en temps de crise », Monsieur Philippe Villette se lance dans l'édition. Basée à Genève et dotée d'un bureau à Paris (« rue Saint-honoré, pour le symbole que cela représente »), il nomme sa maison de ses deux prénoms, séparant ainsi clairement sa nouvelle activité éditoriale de ses activités professionnelles. Sa « double casquette » franco-suisse, il l'assume pleinement. On l'imagine avec deux chapeaux l'un sur l'autre.

« Je veux jouer la carte de la francophonie mais les Suisses ne sont pas les bienvenus en France. La Romandie, c'est presque l'Afrique. A Paris on vous snobe. Les grandes maisons ont verrouillé le milieu littéraire et vous n'y êtes pas forcément bien reçus en venant de province et, qui plus est, de Suisse », nous renseigne-t-il avant d'évoquer « la bêtise du lectorat français » face aux auteurs belges et helvétiques. « Pour les Parisiens, la Suisse n'est rien d'autre qu'une province perdue par Napoléon. » Les difficultés de la diffusion, les embûches de la librairie et les corvées du subventionnement sont rapidement passés en revue : « Je ne cours pas après les aides de l'Etat comme Messieurs Favre et Campiche. Heureusement il reste quelques libraires fréquentables. Et puis, je possède un réseau, je connais des gens. » Sept commerciaux en France et un en Suisse veillent à ce que que les livres des Editions Pierre Philippe soient placés au mieux, nous explique-t-il. Notre éditeur réajuste son col en V alors que le téléphone du bureau se met à sonner d'un bruit horrible. Nous parlons par-dessus comme s'il ne sonnait pas. La secrétaire décide de répondre. Cela concerne apparemment une affaire annexe. Monsieur Villette en profite pour se

lever. Il pose deux ou trois livres devant nous pour faire voir. Couvertures glacées illustrées. Nous feuilletons mais n'emporterons rien.

### Armé du verbe Aimer

Nous invitons Monsieur Villette à présenter sa ligne : « Le contenu seul doit déterminer l'éditeur. Le lecteur ne veut plus de paraphrase ni de critères esthétiques élitistes. Il faut vouloir grandir, avoir de l'ambition, de l'audace ! » Quelles sont ses ambitions dans un secteur aussi compliqué ? « Le livre papier va disparaître, c'est sûr. Les librairies deviendront des bouquineries. Chez nous, tous les ouvrages sont disponibles au format e-book. Heureusement qu'Amazone est là. J'y réalise une partie de mon chiffre. Ce changement fait peur aux grands éditeurs qui ne font que peu d'efforts dans ce domaine. » Pour Philippe Villette, le numérique est l'occasion de casser le système clos des grandes enseignes parisiennes. Nouvelle interruption téléphonique. C'est le mobile posé sur le bureau qui s'enclenche.





Monsieur Villette répond rapidement, prête attention, congédie puis reprend: «Les livres, j'ai toujours dans l'idée de les porter à l'écran. Je suis éditeur, mais aussi producteur.» Surnaturels et teintés à l'eau de rose, les romans de Geny Laffitte, ancienne ballerine et auteure phare des Editions Pierre Philippe, semblent en effet bien indiqués pour la télé, l'après midi. Voyez le résumé publicitaire d'*Alaïss, la délivreuse de vie*, geste fondateur du catalogue :

*Femme discrète dont les souvenirs se perdent dans un monde éthéré. Sa beauté fascine et le bleu de ses yeux émerveille, il est unique. Elle est aimée de tous, engagée et forte pour défendre la vie et ce qu'elle a de bon. Pour sa meilleure amie Noëlle, Alaïss s'engage en toute confiance dans une enquête, armée du verbe Aimer, un droit inaliénable au même titre que le droit à la vie. Elle avance dans une succession d'évènements terribles et dangereux pour sa propre vie et celle de ses amis, en apportant des réponses à un inspecteur suspicieux.*

*Le coupable peut se cacher. Alaïss va rencontrer sa mère, et avec elle, comprendre certains souvenirs qui vont l'amener à utiliser avec facilité des qualités et des dons déconcertants. N'est-elle pas la délivreuse de vie, celle qui par un mot, un souffle peut changer notre vie, nous libérer d'une condition, d'un oubli, mais aussi celle qui peut combattre le mal...? Elle délivrera Sue-Jin, Azis et tous ceux qui sur son chemin souffrent et acceptent son aide.*

Depuis, Madame Lafitte a fait deux autres romans chez Monsieur Philippe Villette. Ils sont désormais disponibles via France Loisir. Le catalogue, ouvert au genre du roman à histoires, lorgne aussi du côté de l'évasion et de la trajectoire de vie romancée. Certains «parcours de vie incroyables» – comme celui que relate le Vaudois André Durussel dans le «roman documentaire» *J'ai gardé la frontière* – voisinent au catalogue avec les thrillers historiques ou les écrits fantastiques.

### *L'Américain au contraire*

«Vous savez, populaire ne veut pas dire médiocre. Ce n'est pas le bon mot», nous reprend gentiment l'éditeur-homéopathe, relatant au passage être «allé féliciter Marc Lévy au Salon du livre». Il poursuit: «Il y a des gens qui lisent *Le Monde*, d'autres qui préfèrent *Gala*. Ma démarche est très simple. Si j'ai aimé lire quelque chose, un inconnu pourrait lui aussi aimer, peut-être.» Non Philippe Villette n'as pas peur et connaît à Paris de grands auteurs. Mieux, il se tient même au contact direct de producteurs américains: «En France vous n'êtes pas pris au sérieux. L'Américain au contraire est très intéressé. Il prend

cinq minutes pour vous écouter. On dit *aïeaveugoudaïdi* et ces gens importants prennent de leur temps pour vous entendre avec beaucoup d'attention.»

Quelque chose, nous le flairons, est sur le point d'être conclu avec l'Amérique pour les droits relatifs à un film, mais chut-mystère, le chef d'entreprise n'ira pas plus loin aujourd'hui dans ce petit local. Nous le questionnons un peu à propos des collègues, du champ éditorial d'ici. Il laisse l'Amérique: «Je n'ai pas adhéré aux associations suisses d'éditeurs. Je ne cherche pas cette étiquette. A Paris l'image de la Suisse est trop connotée, trop identitaire et régionale. Il se trouve que je réside à Genève mais je produis de la littérature francophone.» A-t-il des contacts avec ses collègues et concurrents? «J'ai été invité au Salon des petits éditeurs récemment, et je trouve très bien de faire du local. Mais ce n'est pas du tout mon but.» L'homme qui est assis en face de nous termine ainsi cet entretien. Nous disons au revoir. Nous serrons la main. La phrase sur le bon retour en Romandie est lâchée.

Sur le trottoir nous ne savons quoi dire. C'est Magali qui brisera la glace. Et puis, nous avons trouvé ce restaurant japonais où, vrai coup d'cœur du matin, Alain Morisod mangeait du poisson cru ♦

*Découvrir chaque jour le nombre d'enveloppes déposées dans la pelle du courrier est un plaisir. Celui de se voir confier du rêve, un voyage, une part d'intimité.*

*Il est toujours surprenant, et parfois amusant, de sentir la timidité, la maladresse ou l'orgueil des auteurs qui tentent de se présenter et de valoriser leur intention en quelques lignes...*

*C'est avec beaucoup de respect que je découvre les premières pages et décide de glisser le tapuscrit dans la pile du comité de lecture, où la magie des mots opère déjà et le voilà sur mon bureau destiné à être le compagnon de quelques soirées.*

*Un livre est un objet auquel il me plaît de donner forme, des couleurs et une vie.*

*Par choix, ma ligne éditoriale est une invitation à l'imaginaire, aux rêves, à la fantaisie, à l'évasion et à l'émotion afin que mes lecteurs se nourrissent de couleurs, et voyagent sans même se douter qu'ils lisent...*

*Philippe Villette, éditeur*

## ***Fiche d'identité***

**Nom complet :** Editions Pierre Philippe. **Raison sociale :** société en nom propre. **Date de fondation :** novembre 2011. **Lieu :** Genève, Paris. **Fondateurs :** Philippe Villette.

**Directeur actuels :** Philippe Villette. **Nombre de collaborateurs ou employés :** 1 secrétaire, 1 graphiste et 1 correcteur payés à la tâche.

**Budget annuel :** 30'000-40'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques :** 0%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées :** 0%. **Parutions par année :** 4 pour le moment, 8-10 à terme. **Titres au catalogue :** 12. **Tirage moyen :** 600 exemplaires.

**A-valoir et rétribution des auteurs :** contrat standard d'édition. **Auteurs au catalogue :** 11. **Compte d'auteur :** non. **Auto-publication :** non. **Best-seller :** Geny Laffitte, *Alaïss, l'immortelle*, 2012 et André Durussel, *J'ai gardé la frontière*, 2014.

**Secteurs de publication littéraires :** le roman, sous toutes ses formes. **Autres secteurs de publication :** romans biographiques (collection « Brins de vie »).





*Photos : Odile Meylan*

*Lausanne, mercredi 19 novembre 2014*

## *Torticolis et Frères*

# *Les gens qui éditent ne sont pas ceux qu'on croit*

« Ça nous casse assez les couilles, l'idée de collections ! Qu'est-ce qui nous empêche de nous lancer dans l'heroic fantasy le mois prochain ? », lance assez fort Alexandre Correa avec des intonations géographiques étonnantes. Plusieurs personnes tournent la tête vers notre table. Nous sommes au Buffet de la gare de Lausanne un soir de semaine en compagnie des deux têtes de Torticolis et Frères, en pleine justification de la ligne éditoriale de leur maison. Le ser-

veur en chemise blanche en a vu d'autres. De toute façon, avec cet accent, Alexandre pourrait être médecin légiste ou militaire que ça ferait quand même marrer. Torticolis et Frères est une enseigne établie à La Chaux-de-Fonds, mais pour ce soir les deux éditeurs ont eu l'amabilité de se déplacer jusqu'en « Lémanie ». Au Buffet de la gare, c'est la semaine du papet.

### «*Nous n'aurions jamais publié Proust!*»

Quelques minutes auparavant, nous attendons ces «frères» que nous n'avons jamais vus, assis sous ces lumières oranges qui atténuent les cernes et donnent contenance aux voyageurs fatigués. Arrive d'abord à notre table un homme qui cherche «le Colloque d'épigraphie grecque». Nous le congédions, puis décidons de jeter un œil au site web de Torticolis et Frères à la recherche d'une photo qui nous aiderait à reconnaître les deux gaillards. Le pop-up de la première page nous amuse – *Nous n'aurions jamais publié Proust!* –, le manifeste en dix-sept ou dix-huit assertions aussi – *Un éditeur n'est pas une institution culturelle, mais un concepteur de livres* ou *La littérature romande a pu exister et elle pourra exister, n'en déplaise à ceux qui cherchent à exister* –, mais pas de portraits des frangins.

Dix minutes plus tard, entrent deux types. Un grand costaud, qui sourit et nous écrase les mains : Alexandre Correa. Et un autre, moins balèze aux yeux bleus romantiques : Tristan Donzé. Nous apprenons qu'ils ne sont pas frères mais profs. Les tatouages qui dépassent de leurs vestes et leur allure générale, pas trop piano à queue, nous rassurent rapidement. On ne sait jamais avec les enseignants. Les lunettes de Tristan donnent tout de même au binôme un petit air intello : un peu celles que porte Johnny Depp dans *Secret Window* et qui disent : «Je suis aussi un mec sérieux.» Nous leur proposons le papet, qu'ils acceptent de bon cœur. Au-dessus de nous, le Château de Chillon et les grandes villes suisses sont peintes dans un genre rose-vert très héroïque : Neuchâtel, Fribourg, Genève, Zermatt. Manque bien sûr La Chaux-de-Fonds.

### «*On est des terriens*»

«C'est vrai que c'est con, on habite dans la troisième ville de Suisse romande, et il n'y a quasiment aucun éditeur», remarque Alexandre, à peine de mauvaise foi. Pourtant dans le canton, apprend-on, «les éditeurs reçoivent mille balles par bouquin, automatiquement...» Tristan précise illico : «Mais on a envie de beauté artistique, humaine, on s'en fout pas mal de publier des Neuchâtelois pour toucher cette thune.» Le ton est donné.

Leur histoire commune dans l'édition commence en 2012. A l'occasion d'une «énorme cuite fondatrice», les deux collègues font un constat. Ils écrivent tous deux, enseignent la littérature, en viennent à se souler ensemble de temps à autre. La critique est facile, «il est difficile de *faire*». Le système éditorial en place leur semble périmé. «Nous sommes tous les deux licenciés en lettres. Faire des livres est une sorte de retour aux sources», explique Tristan. Une association est fondée, un comité réuni et Torticolis et Frères naît dans l'idée de «décloisonnement» et de «do it yourself».

Alexandre, fruit d'un croisement contre nature de Hulk et de Mr Proper, possède par bonheur des connaissances comptables et entrepreneuriales : il exerce aussi dans la vente de fondue par internet, avec Pierre-Alain Sterchi, célèbre affineur chaux-de-fonnier. «Une des choses les plus touchantes, c'est la vente ! Aborder les lecteurs, leur parler. Quand ils rentrent dans une grande librairie, les gens sont paumés. Ils aimeraient bien lire, mais du fait de l'avalanche de l'offre, ils se sentent perdus», poursuit ce colosse idéaliste. Il déplore le peu d'attention apporté au lecteur, l'altitude d'une certaine Littérature et assume sans détour la position d'éditeur local, de proximité. «Nous avons un très bon public troisième âge, faut pas croire», lâche-t-il en montrant le catalogue, «il faudrait vendre nos livres sur les marchés, dans les stations-service, au rayon des légumes». Quatre assiettes de papet vaudois arrivent sur la table, avec saucisse et lard. Autant de chopes de bière ou de verres de vin blanc. Tristan pique avec sa fourchette et résume, contrepoint mesuré : «Ce qu'Alex veut dire, c'est

simplement que les arts ont une fonction sociale, une fonction de lien et d'échange.» On acquiesce évidemment, avalant porc gras et porreaux.

### Rock indé et brasseries

Leur conception de l'édition, assez éloignée de celle qui prévaut un peu partout aujourd'hui, s'inspire autant des labels musicaux que de la micro-brasserie. Torticolis et Frères vise un lectorat «grand public de qualité» et développe – avec Thierry Gogniat qui a fait les logos de l'ancienne revue [vwa] et de la bière BFM – une ligne graphique en mutation permanente. Chaque salve de parutions se distingue graphiquement des autres. Les quatre petits livres posés devant nous ce soir-là ont une tranche rose fluo bien reconnaissable, des couvertures vert-pomme à grosses lettres blanches et des achevés d'imprimer rigolos du type «13.7% des chauffeurs de camion qui ont livré cet ouvrage chez votre libraire ont passé le test Ecoconduite® avec mention bien.

Et il faut dire que pour un début, la fratrie y est allé fort. Alexandre pose un index sur le catalogue pour détailler les titres. Une vingtaine d'ouvrages ont paru

sur trois ans. Y compris cinq de leurs propres titres : *Quand ça sent le sapin* (2012), *Des sarments* (2013) et le livre pour enfants *Lullaby et le frigo qui chante* (2014) pour Tristan ; *Nuisibles* (2012) et *Des villes (Du sable)* (2013) pour Alexandre. Les deux textes de 2013 ont même été édités tête-bêche, sorte de manifeste collectif et individualiste à la fois. «Parce qu'il ne faut pas croire qu'on soit d'accord sur tout. La plupart du temps, on pense complètement à l'envers l'un de l'autre, surtout Alex», prévient Tristan, pendant qu'Alexandre l'insulte assez peu discrètement.

Et quand ils ne s'auto-éditent pas, que recherchent-ils dans les textes des autres ? «Les maladroites nous plaisent. Il y a aussi une forme de revendication à ne pas publier chez les grands éditeurs.



L'habitude dicte trop souvent les critères», déclare Alexandre. Une police du bon goût qui ne se retrouve pas vraiment dans les titres des ouvrages proposés par Torticolis et Frères, comme *Fille facile* de Dunia Miralles (2012) – l'auteure du recueil *Swiss Trash* –, le curieux texte et musique *Porno Switzerland* d'Antoine Joly (2013), ou encore les très bons *Nuggets* du pseudo Howard Grace (2014), qui pourraient se passer au Mondial, au Moderne ou dans n'importe quel cinéma de boules. «Merde hein! Pourquoi devrait-on forcément être coincé du cul quand on fait des bouquins!», envoie joyeusement Alexandre en lorgnant vers le gros jet d'eau de Genève peint au-dessus de nous. «Et puis, n'en déplaise à Noëlle Revaz, des auteurs qui publient sur internet et qui ont du succès, ça va aussi arriver en Suisse.»

### Comme le Velvet mais en littérature

Pas de complexe à se publier soi-même, ni à faire payer les autres si l'occasion se présente, pas de ligne claire, pas de graphisme prédéterminé... Venue du rock indé, des locaux de répét' et du cd-démo autoproduit, la paire semble penser que leur système pourrait bien représenter le salut d'un secteur qui, selon eux, se fige dans des principes. Ils trouvent la chaîne actuelle du livre obsolète, élitiste, protégée. Et, surtout, gonflée économiquement: «Le système actuel de subventionnement, par exemple, fausse le regard et maintient en vie des choses complètement désuètes», explique Alexandre. L'avenir, comme pour les fruits et les légumes, se trouve du côté du commerce de proximité. «Ça fait peur à certains, les diffuseurs notamment, parce qu'ils savent que leur petit monopole ne repose pas sur grand chose et qu'ils sont facilement contournables. Mais de nouvelles formes de business culturels se mettent en place, c'est certain», reprend Tristan. Alexandre le coupe, souriant: «Franchement, je ne sais toujours pas vraiment à quoi sert un éditeur... L'avenir, ça sera de mettre des gens en contact, les laisser fureter et dénicher comme des grands.» On demande des cafés en essayant de ne pas poser nos manches dans le gras fondu qui recouvre les assiettes.

S'ils dégomment le système, c'est peut-être parce que les deux rockers savent qu'ils en font partie. Depuis l'année passée, pour continuer à tourner, Torticolis et Frères s'est résolu à faire des demandes de subventions. «C'est vrai qu'en Suisse, nous jouons un peu comme des gamins riches. Le système est de toute façon biaisé par les fonds privés et publics mis en jeu... Alors, autant essayer d'en faire quelque chose de beau», philosophe Tristan. «On s'est même mis avec l'OLF pour la diffusion... ça nous fait un peu chier, on aimait bien faire nos petits paquets», rajoute Alexandre. Le plus marrant, c'est que tous les deux ont reçu de Pro Helvetia, à une année d'intervalle, une bourse de 25'000 francs d'encouragement à l'écriture. Qui leur a en partie permis de s'auto-publier: «Nous ne pouvons vraiment pas nous plaindre. J'ai d'abord cru qu'ils s'étaient trompés. C'est sûr, ça a dû jaser en Lémanie...»

### Faux-frères de l'édition romande

Mais au fait, si le «métier» ne sert plus à rien, pourquoi font-ils de l'édition? Tristan frime en paraphrasant librement Ricœur: «Pour faire vivre des textes. Si tu ne t'en occupes pas, si tu n'en parles pas, un bouquin reste un tas de papier...» Pour Alexandre la réponse est plus

prosaïque: «J'aime surtout voir à quel point les gens sont désarçonnés par notre travail, alors que nous ne faisons rien d'autre que de petits livres... Ça nous prouve juste le degré phénoménal de conformisme qui existe aujourd'hui dans ce milieu.» Donc, font-ils quand-même le job? Interviennent-ils, par exemple, dans les textes à publier? «Bien sûr que nous travaillons. Mais nous n'imposons rien, nous conseillons simplement. Pour nous, les filtres culturels classiques n'ont plus de

raison d'être», dit Tristan avec la voix calme du prof d'Aikido. «Conserver les plis d'écriture, ne pas trop lisser, c'est ce qui garantit des voix originales. Quitte à choquer.»

L'heure file. Alexandre Correa et Tristan Donzé acceptent que *Le Persil* paie le papet pour gagner du temps. En enfilant leur veste, entre les tables et les odeurs de brasserie, ils nous demandent expressément de les descendre dans un paragraphe de cet article. Leur petit côté maso? Alexandre surtout, parce qu'il «aime bien l'idée que Coltrane se soit fait péter la gueule avant de devenir Coltrane!» Soit... Mais après l'accent qui n'aide pas, le côté loisir de profs et l'image un peu poseuse de rockeurs au cœur tendre, pourquoi en rajouter? A quoi bon essayer de faire passer ces gentils pour des méchants? «Torticolis et Frères: éditions sérieuses et sympathiques», affirme une carte postale publicitaire emportée en souvenir et sur laquelle un hamster tourne dans sa roue. Pour le sérieux, l'avenir le dira; mais le papet fût vraiment sympathique ♦



## Fiche d'identité

**Nom complet:** Torticolis et Frères. **Raison sociale:** association sans but lucratif. **Date de fondation:** 2012. **Lieu:** La Chaux-de-Fonds. **Fondateurs:** Tristan Donzé, Alexandre Correa.

**Directeur actuels:** Tristan Donzé, Alexandre Correa. **Nombre de collaborateurs ou employés:** Tristan Donzé, Alexandre Correa + 1 graphiste.

**Budget annuel:** 10'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 30%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** 20%. **Parutions par année:** 6-7. **Titres au catalogue:** 20. **Tirage moyen:** 500-1000 exemplaires.

**A-valoir et rétribution des auteurs:** contrat ouvert: les éditeurs louent les droits du texte pour la série; l'auteur peut ensuite faire ce qu'il veut de son texte. **Auteurs au catalogue:** 16. **Compte d'auteur:** oui. **Auto-publication:** oui. **Best-seller:** Alexandre Correa, *Nuisibles*, 2012 et Tristan Donzé, *Quand ça sent le sapin*, 2012.

**Secteurs de publication littéraires:** tout. **Autres secteurs de publication:** tout est ouvert.

## « J'aime bien la consistance de la peau de la saucisse aux choux »

Carte blanche à Alexandre Correa

**N**ous avons partagé un papet vaudois au Buffet de la gare de Lausanne, Vincent, Daniel, Tristan et moi. C'était pour l'interview qui occupe quelques pages dans ce numéro du Persil.

Rapidement, Vincent et Daniel m'ont fait remarquer que je découpais ma saucisse aux choux en tranches et que je mangeais ces tranches telles quelles, avec la peau. Eux, par contre, avaient ouvert leur saucisse et en avaient retiré la chair afin de la mélanger au papet. Normal, m'ont-ils dit : eux sont vaudois, et donc mangent le papet comme des Vaudois. Et moi, chaux-de-fonnier, je ne mange pas le papet comme un Vaudois.

Jusqu'à-là, tout se tient.

Pourtant, en face de moi Tristan (l'autre moitié de Torticolis et Frères) avait, lui aussi, ouvert sa saucisse pour en extraire la chair. Pourquoi cela ?

Était-ce dû au fait que Tristan est jurassien ? Était-ce dû au fait que Tristan ne vit pas en ville, mais dans un petit village, Les Planchettes, seule commune suisse qui n'est pas reliée au réseau d'eau ?

Je ne sais pas répondre à ces questions, du moins j'ai l'impression que mes réponses ne contiennent pas de vérité absolue.

J'aime bien la consistance de la peau de la saucisse aux choux. Les Vaudois m'ont fait remarquer que la peau, c'était un peu fait avec des trucs merdiques. Je ne doute pas de cela. Je me suis permis de leur faire remarquer que la chair des saucisses n'avait pas l'air des plus nobles, avec ces gros bouts blancs de gras porcine. Avec ou sans la peau, la saucisse ne sera jamais du filet de bœuf.

Je crois qu'au final nous avons, les quatre, beaucoup apprécié tant le repas que les discussions qui l'ont accompagné, ce qui ne nous empêche pourtant pas d'aimer aussi le filet de bœuf.

Puis nous avons un peu parlé bières. Était-ce un problème que certaines personnes puissent préférer les pisses genre Kro ou Wartek aux bières artisanales, fortes, racées, typées ? Là, une dimension supplémentaire s'est ajoutée à la discussion : la dimension économique. Nous

avons parlé marché, monopole, capacité d'investissement, communication et marketing. Et nous avons parlé de l'influence de ces éléments sur le produit fini, la bière donc.

En ce qui concerne cette nouvelle question, nous semblions assez d'accord : les deux options ne s'excluaient pas forcément, elles pouvaient tout à fait cohabiter. Il nous semblait évident de pouvoir apprécier une bière fadasse ET une bière brune, amère et forte.

Enfin, des particularités, on en trouve partout, dans chacun de nos petits gestes quotidiens. La diversité est gigantesque, infinie.

Au nombre de ces petits gestes quotidiens compte également le fait de lire et/ou d'écrire.

Pourquoi a-t-il fallu que nous chargions ces deux gestes de tant de valeurs ? Au nom de quoi tel texte serait-il meilleur que tel autre ? Pourquoi écrire de telle façon serait mieux que d'écrire de telle autre ? Bien sûr JE préfère tel texte à tel autre. Mais dans ce cas, le JE n'est-il pas plus important dans l'équation que le texte lu ?

Hypothèse : l'art (SVP lisez ce mot en oubliant son côté galvaudé) serait tellement puissant, tellement incandescent, tellement transcendant que nous n'arrivons pas à l'approcher sans certaines protections. Parce que, sans ces protections, l'art nous engloutit et comme nos petits ego n'arrivent pas à se résigner à cela, ils transforment une expérience subjective violente en une règle absolue, qui devrait être étendue à tous.

Plutôt que d'être engloutis, nous préférons au final écraser.

Mais, bien sûr, il ne s'agit là que d'une hypothèse (contrairement à la peau de la saucisse qui, elle, est indiscutablement une réalité)...

### Modèles éditoriaux

Mes références au niveau « diffusion et gestion » de support culturel sont plus à chercher dans le monde de la musique que celui de la littérature.

Mes modèles « éditoriaux » seraient donc :

Le label Matador, pour sa capacité à être à la fois extrêmement pointu et éclectique. Pas d'autre ligne que « du bon son », quel que soit le genre.

Le label Dischord de Ian MacKaye pour son éthique DIY et sa volonté de gérer la « chaîne de production » d'un bout à l'autre sans laisser qui que ce soit interférer. Le musicien est aussi producteur, graphiste, manager, etc. En littérature, cela est perçu comme de l'autoédition et le regard porté sur ce genre de démarche est souvent condescendant... S'affranchir de l'autorité du regard de l'éditeur est encore quelque chose de trop libéral pour le monde littéraire romand, semble-t-il.

Le label Studio One pour son idée de « famille », de musiciens jouant les uns avec les autres (certains musiciens ne jouant pas sur le moment préparent les repas de ceux en train d'enregistrer). Et puis aussi encore pour l'esprit DIY : derrière les studios, la presse à vinyle et puis les coursiers qui viennent chercher les 45 tours pour les faire écouter aux disquaires. Des gens qui jouent pour des gens et des gens qui font des disques pour des gens, et tous ces gens qui peuvent avoir un contact direct entre eux, autour de la musique.

Au fait, à quoi ça sert un éditeur ? Quelle « valeur ajoutée » apporte-t-il au travail de l'écrivain et à celui de l'imprimeur ?

### J'aurais adoré publier...

Une saison en enfer de Rimbaud et La Route de Cormac McCarthy, et surtout faire réaliser à ces deux auteurs une séance de signatures ensemble. La combinaison m'aurait semblé assez intéressante.

Plus que de publier tel ou tel auteur, j'aimerais bien, par notre travail éditorial, donner à chacun l'envie d'être publié (d'être rendu public, donc), de se sentir légitimé à cela, tout en donnant à ceux qui n'en ont pas envie la légitimité de ne pas lire, de ne pas écrire ou de ne pas être publiés, et ce sans qu'aucun sous-entendu culpabilisant ne leur soit adressé.

J'aimerais tant qu'on puisse se débarrasser du poids pesant de l'idée de chef d'œuvre (tout en reconnaissant, paradoxalement, certains textes comme des chefs d'œuvres... bon sang, que j'aime Flaubert !).

20 novembre 2014

## « Qu'on ouvre une saucisse aux choux ou qu'on la mange avec la peau, qu'est-ce que cela change ? »

### La réplique de Tristan Donzé

Qu'on ouvre une saucisse aux choux pour en déguster la chair bien graisseuse ou qu'on la mange avec la peau, qu'est-ce que cela change ? Quelle importance mettre aux détails de rien, mon vieil Alex qui se fait Ponge et éponge ? A croire que le soliloque prend tellement de place que tu nous suggères de passer du temps à nous déguiser et réinventer du « comme-ci » ou du « comme-ça », histoire d'exister un peu...

A vrai dire, j'ai d'abord mangé la peau : cette saucisse tenant peu ensemble, cela me semblait bien difficile de faire autrement. Il me semble que les Neuchâtelois, les Jurassiens, l'enlèvent aussi parfois, la leur. Voyant que les locaux ne mangeaient pas le boyau, j'ai fait pareil qu'eux. En petits tas, sur le bord de la porcelaine. Tout cela en essayant de me faire transparent, en essayant de bien le faire. J'aime regarder les gens vivre. Personne ne l'a remarqué, sinon mon compère de droite. Et il s'en fout. Comme il a raison.

Les rencontres d'hommes sont ponctuées par des boustifailles, elles ne sont pas faites que de cela, comme tu le dis bien. Sinon notre avenir ne serait que calorifique ou calorifuge. On aurait la valeur d'un chauffage à mazout – à pellets, dans les meilleurs des cas ?

Ce n'est jamais qu'un peu de peau, me diras-tu... de gustibus et coloribus non est disputandum... des goûts et des couleurs... c'est « jamais tout faux »... et toute l'histoire proverbiale...

De l'existence, on ne peut pas s'extraire sans blessure. Le relativisme n'est qu'une posture. On écrit pour être écouté et on cherche, entre les mots, des hommes qui nous ressemblent. Et ce n'est pas du boyau de cochons, ça.

Il est temps de savoir ce que l'on veut faire entendre. S'il n'y a ni bien, ni mal, autant se taire. Quand le lion devient enfant, mieux vaut ne pas l'éditer – surtout si c'est pour se faire du pognon.

Quelques jours plus tard, j'étais encore par chez les « Vaudois », comme tu le dis. Mais pas au Buffet de la gare. De là où on voit l'embouchure des Alpes et ce sacré Catogne, un peu seul, tout au fond. Les sarments sont secs, pas taillés, longs cheveux de bois inutiles, épiphénomènes de la sève qui montera. La nounou andalouse, qui garde aussi les enfants de ma soeur, me promène sur le chemin des vignes : je traîne la patte, peut-être à cause des médicaments qu'on nous donne quand

ça va mal. Je vois Nestlé en contrebas. Les parchets sont classés à l'Unesco. On en fera peut-être un parc d'attractions dans vingt ans, de ces terrasses de vignes.

Appuyé contre une barrière rouillée, j'ai la gorge serrée. Cela n'a rien à voir avec les symptômes reconnus de la dépression. Cela a quelque chose à voir avec la lucidité. Avec le fait que j'ai vu ma vie défiler ces jours-ci.

Qui parlera de la terre demain... ? Je t'entends dire que l'on s'en « fout », mon cher Alex, vieux frère. Moi pas. Je n'ai plus goût à jouer au malin.

Ne serait-ce pas un temps parfait, là, pour dire qu'on est des écrivains-éditeurs plutôt que des éditeurs-écrivains ? Oh ! bientôt, il y aura la neige. On oubliera. Tu as raison, restons-en aux hypothèses.

### Modèles éditoriaux

Je respecte le travail de façonnage du livre comme un tout artisanal. J'aime quand il y a une foi dans ce qu'on fait, comme l'ont les artisans. Les grandes éditions sont noyées dans un système économique ultra compliqué. Nous aussi. J'aime aussi l'idée de Gallimard et Camus dans une voiture de sport, en route pour le Sud. L'absurde platane. Une certaine image tragique et vraie de l'amitié. Au train où l'on va, on risque d'être nombreux à ne mourir qu'avec soi-même.

### J'aurais adoré publier...

Je viens de terminer la lecture du Chant des containers du biennois Antoine Rubin, aux Editions du Noyau. J'aurais aimé le publier, mais je crois savoir qu'il a préféré le faire dans une autre maison d'édition. Le livre en mains, je le comprends. Michael Brack relie les pages à la main, il coud les livres, un à un. Il ne produit que cinquante exemplaires. De beaux tout petits bouquins. C'est le récit d'un type qui s'embarque sur ces énormes cargos de containers avec son père, en touristes, voyageurs, observateurs. Au passage du canal de Suez, il rêve de mettre le cargo de travers : il se rétracte, pensant aux réactions de ses potes marins, aliénés comme lui, et qui, eux, n'y peuvent rien.

J'aurais aimé aussi publier la traduction de La Lettre à Helga parue aux Editions Zulma, et Jón Kalman Stefánsson, ce maître de la poésie à taille d'homme. Pour ce que je découvre en ce moment. Mais j'aurais aimé connaître Corinna Bille aussi. A jamais inégalée. La publier aussi. Mais tout semble parfois tellement secondaire, le livre à la main, on se fiche un peu des entremetteurs...

15 décembre 2014



## Bernard Campiche Editeur

# « Si l'avenir du livre en Suisse romande c'est l'amateurisme ou le bénévolat, je préfère faire autre chose »

Mon premier réflexe à la lecture du premier numéro du *Persil* consacré aux « petits éditeurs » a été, égoïstement, la trouille... Très bonne nouvelle qu'il y ait une relève. En revanche, du point de vue économique, le « gâteau » n'a absolument pas augmenté dans la majorité des cantons et des grandes villes... Il y a de plus en plus de demandes (donc beaucoup plus de refus qu'avant, pour finir, au mieux, à l'octroi de sommes totalement dérisoires; le tarif de mes fournisseurs, lui, n'a pas baissé...). Mes deux premiers livres, je les ai édités sans aucun subside (c'étaient des livres de Jean-Pierre Monnier et Anne-Lise Grobéty).

Je me dis qu'il faudra attendre plusieurs années avant de pouvoir établir un bilan définitif. J'ai vingt-huit ans d'activité éditoriale (dont vingt-cinq en tant que professionnel). Cela n'a pas toujours été simple pour moi. J'ai pu constater, au long de mon activité éditoriale, l'arrêt de nombreuses maisons d'édition.

En 2013, les aides reçues, en ce qui me concerne, sont passées de plus de 100'000.- (reçus en 2012) à 21'000.- (reçus en 2013)... Les ventes mensuelles moyennes ont chuté de 10'000.- environ à 4000.- environ. Les ventes de Noël sont passées de 40'000.- environ à 17'000.- environ.

En 2014, le canton de Vaud m'a généreusement octroyé 4500.- et le service culturel de la Ville de Lausanne, pour les mêmes dossiers et les mêmes livres, m'a donné 20'000.-. En 2013 et en 2014, je n'ai pas touché le moindre centime de la Fondation Pro Helvetia et, depuis la création de mes éditions, en automne 1986, je n'ai jamais eu la moindre soirée consacrée à mon travail éditorial au Centre culturel suisse de Paris. Sans aucune négociation, la Fondation Pro Helvetia nous a prévenus par lettre du 14 février (le délai nous était fixé au 31 janvier...) qu'ils supprimeraient immédiatement l'aide aux premiers romans (le 15 septembre dernier, cela faisait deux ans et demi (!) que la Fondation Pro Helvetia, en collaboration avec l'ADS, « colloquait » pour savoir qui ils allaient aider dans ce programme...), et qu'ils revoyaient totalement leur politique du livre de poche (demande au coup par coup

et aide maximale limitée au quart des frais d'impression...). Résultat, pour moi, de cette sublime politique culturelle: « que » trois livres de poche publiés en 2014. Et je pense qu'il y en aura encore moins en 2015.

L'édition littéraire suisse romande évolue vite. Il faudrait parler du compte d'auteur (de plus en plus fréquent; pas de droits d'auteur sur 500 à 2000 exemplaires, c'est du compte d'auteur ou non?). Ou de l'édition numérique (400 à 500 exemplaires...). Personnellement, j'ai trouvé ma place au sein du milieu littéraire romand depuis de très nombreuses années et j'en suis très heureux. La place était libre, je l'ai occupée.

L'édition romande me paraît en nette reprise en 2014. Il y a eu un gros malaise concernant les prix des livres et la fréquentation des librairies (beaucoup de lecteurs sont partis sur Amazon). Aujourd'hui, tout cela semble reprendre une bonne direction, mais les dégâts sont faits! Il me semble indispensable que les « alloueurs de fonds » prennent position par rapport à ces nouvelles maisons. Soit on augmente sérieusement les moyens financiers (dérisoires actuellement, à mes yeux – pour la majorité des cantons et des grandes villes – par rapport au théâtre, au cinéma ou à l'opéra...), soit on fait un tri sérieux face à la situation actuelle. Le « saupoudrage » ne me paraît pas être une bonne solution à long terme. Continuer comme si de rien n'était, en compliquant, de fois en fois, un peu plus les démarches de demandes, me semble totalement inutile et improductif. Et puis, cette exigence qui veut qu'il nous faille « prouver » que l'on perdra de l'argent, à la longue cela

devient humiliant. A ma connaissance, il n'y a jamais eu de dialogue sérieux établi, sur les aides octroyées, entre les éditeurs « demandeurs » et les organismes qui octroient les subsides.

Qu'en est-il des fameux contrats de confiance? On doit refaire à chaque fois toutes les démarches, de plus en plus compliquées (vive les formulaires téléchargeables sur internet!)... Bientôt, il ne man-

### Fiche d'identité

**Nom complet:** Bernard Campiche Editeur. **Date de fondation:** 1986 (donc 30 ans l'année prochaine!). **Lieu:** Yvonand, puis Orbe. **Fondateur:** Bernard Campiche.

**Directeur actuels:** Bernard Campiche. **Nombre de collaborateurs ou employés:** aucun.

**Budget annuel:** 220'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 10-20%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** 10%. **Parutions par année:** environ 12 parutions par année, dont 4 en livre de poche. 8 livres en « grande édition » depuis 1989. **Titres au catalogue:** env. 350. **Tirage moyen:** 1500 exemplaires (évidemment, pour Anne Cuneo, c'était nettement plus). Ce chiffre a baissé (2'000 exemplaires au début). **Diffusion/distribution:** OLF en Suisse; Pollen dans la francophonie (contrat résilié au 31.12.2015).

**A-valoir et rétribution des auteurs:** pas d'à valoir; 10% de droits d'auteur par exemplaire vendu; 50 exemplaires donnés. **Auteurs au catalogue:** env. 50. **Best-seller:** De fort loin, Anne Cuneo. Suivent Jacques-Etienne Bovard, Anne-Lise Grobéty et Sylviane Roche.

**Secteurs de publication littéraires:** roman, récit, nouvelles, poésie... **Autres secteurs de publication:** « Non, mais on peut, vu le succès de certains bouquins, aisément se poser la question... »

www.campiche.ch

quera plus que mon numéro de culotte pour justifier une demande de subside. Tout ça pour obtenir au mieux 3000 balles en moyenne ! Et je ne parle pas du temps, de plus en plus long, que l'on consacre à ces démarches financières, au détriment du travail sur les livres eux-mêmes ! J'exagère, certainement... Je sais fort bien que le (ou la) fonctionnaire qui jugera ma demande gagnera de toute façon un salaire mensuel bien supérieur au mien.

L'espace romand est fort réduit (à peu près la ville de Lyon ou trois arrondissements de Paris...). Personnellement, j'ai une gratitude sans nom envers ce bout de pays qui m'a permis de vivre de ma passion, très modestement, durant toutes ces années ! Laissons le temps passer, et l'on verra alors qui restera sur le marché, et, surtout, qui exercera professionnellement ce métier. Il me paraît en effet impossible d'être, sur une longue durée, éditeur « amateur »... Deux ou trois livres édités par année, c'est bien... Si l'avenir du livre en Suisse romande c'est l'amateurisme ou le bénévolat, je préfère faire autre chose. Je ne parle pas de la défense de la langue, si prioritaire, par exemple, au Québec. Ici, ce n'est, pour l'instant, pas un problème. Nous sommes probablement trop proche de la France !

Quand je lis, dans la Presse, « Gallimard, excusez du peu », cela me fait horriblement mal. Dans le métier, chacun devrait savoir que les « petits éditeurs » consacrent bien plus de temps que « Gallimard, excusez du peu » aux publications ! Paris, c'est le nirvana... Comme chacun le sait, je ne lis que *Le Monde* ou *Le Nouvel Observateur*, je n'écoute que France-Inter et je n'ai d'yeux que pour les chaînes

françaises de télévision... Je ne comprendrai jamais le raisonnement de ces gens qui « bavent » face à Paris, alors qu'ils vivent en Suisse romande.

J'ai récemment lu un article, paru dans un grand quotidien « local », rédigé par un ancien cadre de la RTS. Je ne peux qu'être surpris et étonné par la légèreté fautive de l'auteur de cet article. Grossière faute d'orthographe sur le nom d'une collaboratrice de la RTS et citation de l'éditeur d'un ouvrage, édité par mes soins mais attribué à un autre éditeur de la place, alors qu'il y a, sur la même page, juste au-dessus, un compte-rendu (correct et complet) sur le même livre... Réagir ou ne pas réagir ? 1) Répondre en remerciant le (la) journaliste de son intérêt pour la littérature romande. 2) Ne pas répondre... 3) Lui répondre, en lui signalant les fautes « majeures » (à mes yeux) de son texte. J'ai finalement décidé de ne pas répondre.

A mon avis, et je l'ai toujours dit, nous, éditeurs romands, nous ne sommes pas concurrents mais complémentaires. J'ai besoin du travail de mes confrères pour exister et je n'ai aucune jalousie ni envie par rapport à leur travail. Ma grande chance sera d'avoir toujours pu faire ce que j'aimais dans ma vie... Un luxe que, en fait, je me suis payé !

Quand on me demande « Comment ça va !? », si je dis « Très bien », on me répond qu'alors je n'ai pas besoin de subsides, et si je dis « C'est dur ! », on me répond que je pleurniche tout le temps... Alors, quoi répondre ?

*Bernard Campiche, 29 novembre 2014*

*Caroline Coutau, Editions Zoé*

## « Il y a du bon, du très bon, de vraies perles et puis du pas bon du tout »

Quand le pétillant Daniel Vuataz m'a demandé le point de vue écrit d'un « gros » ou d'un « grand » (je ne me rappelle plus l'adjectif, c'est dommage) sur le vivier des petites maisons d'édition romandes, j'ai pensé que ça valait la peine, pour deux raisons. Dire, même si c'est banal, que ce foisonnement, c'est bien. Et dire ma perplexité, et comme elle est fréquente autant l'exprimer, quant à cette dénomination des Editions Zoé comme un « gros », un « grand ». Bref : pourquoi la démultiplication des petites maisons est-elle une bonne chose, d'une part, et quelle est la définition du petit et du grand dans cette activité qu'est l'édition, en Suisse romande, d'autre part ?

Le grand nombre de petites structures éditoriales en Suisse romande prouve la densité et le foisonnement culturels de notre région, à la superficie pourtant réduite. Cette richesse fait penser que le Suisse romand, pourtant deux fois minoritaire – face à la Suisse alémanique et, pour ce qui est de l'édition, face à la France – n'a pas, ou plus, ni complexe, ni scrupules, qu'il a des choses à dire et se sent aussi libre que légitime de les dire : ce Suisse romand, peut-être bien qu'il vit dans les marges (même si aujourd'hui ce concept de marges a toujours moins de sens), par rapport à la France et à la Suisse allemande, mais il tient à prendre la plume, à faire circuler ses idées parce qu'elles valent la peine. Elles valent la peine parce qu'elles sont libres, indépendantes, loin du parisianisme, elles restituent la vie intérieure de notre monde d'aujourd'hui.

Et puis l'avantage certain de la petite taille, c'est la liberté. Peu de charges, peu voire pas de contraintes de catalogue, la politique du coup

de cœur faisant l'affaire. La diffusion et la promotion ne sont pas des obsessions ; les tirages restant modestes, les subventions peuvent suffire à payer la fabrication du livre et parfois un maigre salaire. Et du point de vue politique, la diversité culturelle est assurée.

Petit bémol, inévitable : il y a du bon, du très bon, des vraies perles et puis du pas bon du tout. Et ce n'est pas toujours facile pour les libraires, les journalistes, puis les lecteurs de faire d'emblée la différence dans cette foison de livres. Et pour les subventionneurs non plus. C'est le mauvais côté des choses évidemment, on ne va pas donner des médailles et se congratuler de l'amateurisme, ou du mal fichu, ou du régionalisme et du repli sur soi.

Et puis, que veut dire « petit » d'un côté, « grand » ou « gros » de l'autre, ce dernier adjectif ayant bien entendu une connotation gentiment péjorative ? D'abord, grand et petit par rapport à quoi ? Parce que si c'est par rapport à Gallimard, Feltrinelli, Hanser et Suhrkamp Verlag, Random House etc., tout le monde en Suisse romande est immédiatement rangé dans les petits, sans autre forme de procès. Alors imaginons quelques critères, modestes : « grand » voudrait dire plus d'un salarié employé ; plus de huit à dix nouveautés par année ; une diffusion professionnelle en Suisse et une diffusion professionnelle en France, la distribution seule ne suffisant pas ; un travail sérieux de promotion. Tout ceci pour donner une chance aux titres publiés, avec acharnement et amour bien sûr, d'arriver jusque sous les yeux des lecteurs.

Alors cela voudrait-il dire qu'au fond, pour la « petite » maison

d'édition, celle qui ne se paie pas, n'a qu'un maigre réseau de promotion, ne fait que quatre livres dans l'année, peu lui importe de publier des livres qui soient lus et arrivent jusque dans les mains des lecteurs? Pas nécessairement. Il faudrait plutôt faire la distinction suivante: il y aurait ceux qui publient dans leur coin sans se soucier d'un quelconque lectorat même confidentiel, qui publient pour leur unique plaisir (ou publicité?) et ceux qui cherchent, malgré tout, à construire un catalogue, même modestement, à s'inscrire dans un réseau éditorial large et surtout cohérent, à publier des livres dont la raison d'être serait, à chaque fois, nécessaire. Ce qu'il faut en tout cas éviter comme la peste, c'est de se trouver dans une logique absurde où l'éditeur publie un livre pour recevoir une subvention.

27 novembre 2014

## Fiche d'identité

**Nom complet:** Editions Zoé S.A. **Date de fondation:** 1975 (donc 40 ans cette année!). **Lieu:** Carouge. **Fondatrice:** Marlyse Pietri. **Directrice actuelle:** Caroline Coutau. **Nombre de collaborateurs ou employés:** 3 employés (220%).

**Budget annuel:** 500'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 15-20%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** 10-15%. **Parutions par année:** 25. **Titres au catalogue:** 850 (et une centaine d'epub). **Tirage moyen:** 2000 exemplaires. **Diffusion/distribution:** Zoé en Suisse, Harmonia Mundi dans la francophonie.

**A-valoir et rétribution des auteurs:** 1000.- à 2000.- d'à-valoir, 10% de droits (plus au-delà de 5000 exemplaires vendus). **Auteurs au catalogue:** plus de 250. **Best-seller:** en littérature, Agota Kristof, *L'Analphabète*, 2004.

**Secteurs de publication littéraires:** fiction, récits de voyages (aussi en traduction). **Autres secteurs de publication:** essais en lien avec la Suisse ou la littérature (peu).

www.editionszoe.ch

## Michel Moret, Editions de l'Aire

# « Les sociologues appellent cela la sélection naturelle »

## Fiche d'identité

**Nom complet:** Editions de l'Aire S.A. **Date de fondation:** 1978. **Lieu:** Lausanne, puis Vevey. **Fondateur:** Michel Moret. **Directeur actuels:** Michel Moret. **Nombre de collaborateurs ou employés:** 3 employés (225%).

**Budget annuel:** 250'000.-. **Pourcentage du budget couvert par des subventions publiques:** 15%. **Pourcentage du budget couvert par des subventions privées:** moins de 5%. **Parutions par année:** 35. **Titres au catalogue:** env. 1500. **Tirage moyen:** 1000 exemplaires. **Diffusion/distribution:** Servidis en Suisse; Pollen dans la francophonie.

**A-valoir et rétribution des auteurs:** 10% de droits d'auteur (5% en cas de réédition en poche). **Auteurs au catalogue:** env. 800. **Best-seller:** Yvette Z'Graggen, *Matthias Berg*, 1995; *Le Coran*, version bilingue annotée par Sami Awad Aldeeb Abu-Sahlieh, 2008.

**Secteurs de publication littéraires:** roman, récit, nouvelles, poésie... **Autres secteurs de publication:** biographies, histoire, sciences humaines...

www.editions-aire.ch

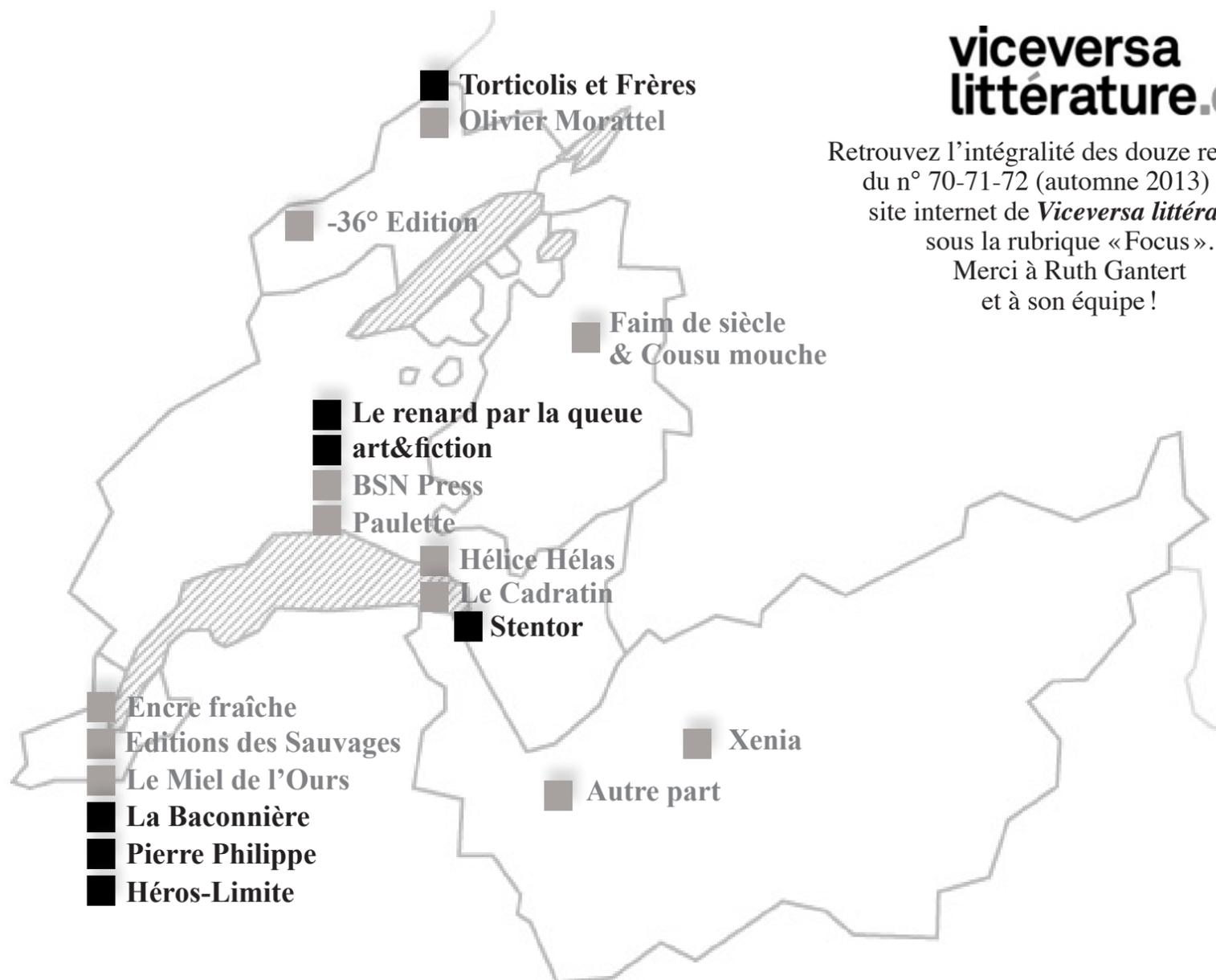
Le fait d'apprendre que le ciel littéraire romand est constellé d'étoiles me réjouit. Des auteurs de sensibilités diverses ont le choix entre 90 éditeurs français et quelques éditeurs romands. La règle du métier veut que le 90% des manuscrits soient refusés mais le 10% des manuscrits qui se publient se répartissent parmi cette centaine d'éditeurs. Donc la chance d'être édité n'a jamais été si grande. Tant mieux. Toutes les maisons d'édition romandes sont petites, elles ont une structure semi-artisanale. C'est le cas de L'Aire que je dirige depuis trente-six ans avec deux personnes à mi-temps. Notre chiffre d'affaires est modeste et lorsque nous atteignons le demi-million, nous sommes aux anges, nous savons que nous vivrons encore l'an prochain. Le problème de l'exportation reste compliqué. Le fait d'avoir un bon diffuseur ou de coéditer certains textes avec un éditeur français ne résout que partiellement la situation. Les problèmes d'une maison d'édition littéraire dans une minorité linguistique, on les devine. Rien ne nous oblige à faire ce métier et si on l'exerce, on sera soumis aux mêmes exigences qu'un autre entrepreneur. La spécificité du métier n'exclut pas la réalité d'un bilan financier.

En résumé, je dirai que l'éditeur, comme l'écrivain d'ailleurs, doit avoir une bonne santé physique et une bonne santé

morale pour atteindre son but. Quand je suis face à un texte difficile, je suis comme l'alpiniste qui, en marchant, scrute le sommet. Je sais que je ne peux compter que sur moi. En plus, il faut la chance d'avoir une bonne visibilité.

Un jour, je dîne avec un avocat d'affaires internationalement connu et nous parlons des particularismes de nos métiers et, à la fin du repas, il me dit en me serrant chaleureusement la main: « Si un jour, vous avez un problème de fin de mois, n'hésitez pas à me contacter, je vous soutiendrai. » Bien évidemment, quelques mois plus tard, j'écris à l'avocat en question pour lui dire que j'aurai de la difficulté à honorer une traite d'imprimeur suite à un retour massif de livres d'un diffuseur et la réponse est arrivée aussitôt par fax: *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Dans un premier temps, j'ai hurlé « Quel Salaud! », puis, dans un deuxième temps, je me suis assagi et j'ai compris que je ne pouvais compter que sur moi-même en toutes circonstances. Le subventionnement culturel doit accompagner certains projets, mais il ne doit pas justifier la décision d'une publication. L'indépendance économique comme l'indépendance culturelle exige le sacrifice de l'éditeur. L'esprit de ce sacrifice détermine le destin de chacun. Les sociologues appellent cela: la sélection naturelle.

10 novembre 2014



**viceversa  
littérature.ch**

Retrouvez l'intégralité des douze reportages du n° 70-71-72 (automne 2013) sur le site internet de *Viceversa littérature*, sous la rubrique « Focus ».  
Merci à Ruth Gantert et à son équipe !

### ***le persil journal*, numéros 94-95, décembre 2014**

Réalisé et mis en page par Vincent Yersin & Daniel Vuataz  
Avec le concours de Denis Bussard et de l'Association des Amis du journal *le persil*  
Photographies de Magali Girardin, Odile Meylan et Carine Roth  
Les auteurs et les photographes gardent tous leurs droits sur les textes et les images

© pour le journal *le persil*  
Marius Daniel Popescu  
Avenue de Floréal 16  
1008 Prilly, Suisse  
Tél : +41 21 626 1879  
Email : mdpecrivain@yahoo.fr  
Abonnement, 12 numéros : CHF 55.-  
Compte postal : 17-661787-4

Association des Amis du journal *le persil*  
Président : Daniel Rothenbühler  
Vice-président : Louis-Philippe Ruffy  
Secrétaire : Vincent Yersin  
Caissier : Daniel Kamponis  
Resp. sponsors : Béatrice Lovis  
Email : lepersil@hotmail.com  
Compte postal : 17-743406-0

Ce numéro double a été publié avec le soutien exceptionnel  
de la **Fondation Ernst Göhner** et l'aide

de **Sandoz – Fondation de famille**, de la **Fondation Jan Michalski**,  
de **Pro helvetia – fondation suisse pour la culture**, du **Canton de Vaud**,  
de **La loterie romande** et du **Pour-cent culturel Migros**

Imprimé en Roumanie. **Tirage : 1200 exemplaires**